

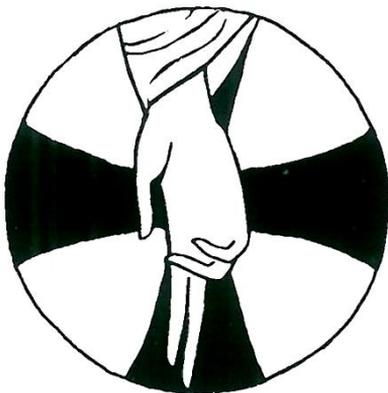
PRÉSENCE ORTHODOXE

REVUE DE L'ORTHODOXIE OCCIDENTALE

47^e année

n° 173

2^e trimestre 2013



Restauration de la liturgie selon l'ancien rite des Gaules

Sixième Journée Kovalevsky
(samedi 17 octobre 2009)



Évêque Jean de Saint-Denis, icône de l'atelier Saint-Luc (photo : Fabian da Costa).

PRÉSENCE ORTHODOXE

Revue de l'orthodoxie occidentale



Rédaction

**96, boulevard Auguste-Blanqui
75013 Paris**

Directeur de la publication
Évêque Germain de Saint-Denis

Directeur délégué
Diacre François-Xavier Chaboche

Rédacteur en chef honoraire
Prêtre Paul Pidancet

Comité de rédaction
**Prêtre Paul Pidancet
Hubert Ordronneau
Renée Bange
Christian Bange
Diacre Vincent Tanazacq**

Administration - abonnements
Mauricia Pioline

Édition
Centre orthodoxe d'édition et de diffusion
96, boulevard Auguste-Blanqui
75013 Paris

Imprimé par les soins de

sinon

Société d'impression
néo-offset-numérique
5, chemin de la Chapelle Saint-Antoine
95300 Ennery

Vous pouvez vous abonner à la revue « *Présence orthodoxe* » en nous écrivant
96, boulevard Auguste-Blanqui, 75013 Paris.

Abonnement annuel, quatre numéros : 38 euros. Prix au numéro ; simple : 10 euros ; double : 20 euros.

Au cours des années 1930, pendant que le Père Louis-Charles-Irénée Winnaert (1880-1937) se rapprochait de l'orthodoxie et entreprenait de célébrer la messe en apportant au rite romain les modifications qui lui paraissaient nécessaires, la Confrérie de Saint-Photius, fondée en 1925 par quelques jeunes étudiants russes, se préoccupait de rechercher les anciens monuments liturgiques de l'Occident, afin de lui restituer l'expression liturgique de la foi qui l'animait à l'époque de l'Église indivise.

C'est ainsi que leurs travaux, basés sur l'examen et la traduction des textes latins jusqu'alors publiés ainsi que sur les études qui leur avaient été consacrées par des érudits et des liturgistes éminents du XVIII^e au XX^e siècle, aboutirent à la célébration à Paris par le Père Eugraph Kovalevsky, le 28 juin 1944, de la liturgie jadis usitée en Occident, telle qu'on en retrouve les éléments essentiels dans un certain nombre de textes antiques, au premier rang desquels il convient de ranger le célèbre document connu sous le nom de *Lettres de saint Germain de Paris*.

Il a paru souhaitable à l'Institut Saint-Denys de théologie orthodoxe de Paris, fondé en 1944 par la Confrérie de Saint-Photius, de consacrer aux liturgies occidentales non romaines une des Journées d'études instituées à la mémoire d'Eugraph Kovalevsky.

Au cours de la Sixième Journée (le 17 octobre 2009), furent exposés les aspects historiques de la redécouverte et de la publication des anciens textes liturgiques de l'Église des Gaules ainsi que la manière dont la Confrérie de Saint-Photius, en particulier Vsevolod Palachkovsky et l'évêque Jean Kovalevsky, avec l'aide de son frère Maxime, ont exploité les documents. Les travaux récents d'autres chercheurs sur divers aspects des liturgies pratiquées – tant à Rome que dans le reste de l'Occident pendant le premier millénaire – ont également été évoqués.

Ce sont quelques-uns des textes issus des communications présentées à cette occasion que l'on trouvera dans ce numéro de *Présence orthodoxe*.

Sommaire

Sixième Journée Kovalevsky

Restauration de la liturgie selon l'ancien rite des Gaules
(samedi 17 octobre 2009)

Ouverture

Évêque Germain de Saint-Denis 3

**Les travaux sur l'antique liturgie des Gaules,
du XVIII^e au début du XX^e siècle**

Prêtre Jean-Louis Guillaud 7

**La Confrérie de Saint-Photius et ses travaux
sur la liturgie occidentale (1925-1945)**

Renée et Christian Bange 19

**La restauration, ou restitution, du canon eucharistique
de l'ancienne liturgie du rite des Gaules**

Évêque Germain de Saint-Denis 41

**Aperçu sur les travaux récents
relatifs aux liturgies occidentales non romaines**

Prêtre Patrick Bernardin 49

Témoignage sur les célébrations liturgiques de l'évêque Jean

Geoffroy de Souzenelle 63

Livres reçus 72



(D.R.)

Saint Denis, icône sur contreplaqué d'Eugraph Kovalevsky

Ouverture

Évêque Germain de Saint-Denis

« **N**OUS sommes de la Résurrection. »
Cette œuvre nécessaire et gigantesque que nous allons examiner, où Eugraph Kovalevsky eut un rôle éminent, est née dans un contexte ecclésial et historique que voici :

Depuis le XVI^e siècle, la grande question posée aux chrétiens est celle de « l'Église » elle-même, Église nommée « une, sainte, catholique, apostolique » par le concile de Nicée.

Est-elle revêtue de ces caractères ? Question posée aussi bien en Occident à l'Église de Rome, qu'en Orient aux Églises orthodoxes.

Lorsque arrive la période 1870-1940, la question précédente – l'Église une, sainte, catholique, apostolique – revêt dans l'Église de Rome la forme suivante : quel type de « société » l'Église représente-t-elle ? Au sein des nations de l'Occident européen, se posent à l'Église de Rome une question intérieure : quelle société suis-je ? – et des questions extérieures à résoudre : son rapport aux nations (parallélisme ou divergence), quelle place donner aux grandes figures en France et en Allemagne (Albert de Mun, Vatican I) ?, la séparation de l'Église et de l'État en France en 1905 etc.

La même question se pose aux Églises orthodoxes. Elle sera résolue différemment car, curieusement, on est séparé mais on est soumis au même feu et on en retire les conséquences qui aboutissent principalement :

- en Russie : au concile de Moscou (1917) ;
- à Constantinople (ottomane, mais l'Empire ottoman est détruit) : à la proclamation de la nécessité de la vie conciliaire. Convocation dès 1923-1925 d'un concile panorthodoxe.

Ouvrons l'éventail sur ces questions d'Église traditionnelle et véridique et sur ce qu'il a plu au Saint-Esprit qui conduit les peuples et les individus de mettre en œuvre au cours de la période considérée (1870-1940).

Dans l'Église de Rome (à l'intérieur), on débatta :

- du christianisme social ;
- de la constitution ecclésiale, autoritaire ou conciliaire-œcuménique ;
- de la confession du vrai à croire ; du vrai à vivre ;
- de la vie et de l'expression liturgique.

Ces questions graves s'enracinent au cœur de l'Église par les travaux de nombreuses personnalités en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre.

Nommons en France : Marc Sangnier, Wilfred Monod (éminent pasteur protestant), Dom Lambert Beauduin (fondateur en Belgique d'un monastère bi-rituel à Amay-sur-Meuse) et Louis Winnaert, prêtre à Viroflay qui, par exemple, réforme et restitue la célébration de Pâques en 1917, 40 ans avant Pie XII.

L'Esprit Saint fait converger toute la question d'Église chez Louis-Irénée-Winnaert, nouvel Abraham.

Dans l'héritage orthodoxe

Laissons Constantinople sous le joug ottoman et considérons la Russie : le concile de Moscou, réuni sous l'inspiration de l'Esprit Saint avec deux figures – le patriarche Tikhon et le métropolite Antoine de Kiev – rénove les constitutions. Il proclame la « vérité à vivre », donne des mesures pour la liturgie, l'enseignement et le statut du clergé. Survient la révolution : l'Église persécutée est sous tutelle, ce qui provoque une émigration des survivants.

L'Esprit Saint fait converger l'essentiel des Russes orthodoxes non emprisonnés, et concernés par la question d'Église, vers Paris !

Là se forme une confrérie, dite de « Saint-Photius », et une nouvelle question surgit : la loyauté de l'Église par rapport à l'État (cf. Serge de Moscou). À l'extrême de ce processus et de ces questions, comme pour Mgr Louis Winnaert avec Rome, se tient Eugraph Kovalevsky.

Ces deux hommes, Louis Winnaert et Eugraph Kovalevsky, vont se rencontrer et la logique de leurs attitudes – loyauté envers l'Église/loyauté envers l'État – ajoutée à la poussée de l'Esprit Saint qui dirige les peuples et les individus, les mène à considérer la nécessité de l'époque c'est-à-dire la restauration de l'Église, en Occident et d'Occident, qui soit une Église à caractère primitif, celle qui repose sur le propos du Christ : « *Vous qui êtes avec MOI dès le commencement* », c'est-à-dire celle qui est le fruit du commandement du Christ : « *Allez... enseignez les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* ».

Alors ? Pour parvenir à ce but – Dieu le veut-il ? Le temps est-il venu ? –, il faut travailler à l'Église : lui donner tous les éléments qui « font une Église locale catholique de foi orthodoxe ». Il faut en son centre « un rite, une liturgie », seul moyen de vivre le mystère qui vit au cœur des Églises orthodoxes : le mystère de mort et résurrection.

Ces travaux menés par la Confrérie de Saint-Photius, Eugraph Kovalevsky, Maxime Kovalevsky, Alexis van der Mensbrugghe et leurs collaborateurs sont l'objet de notre journée. Merci aux auditeurs et aux présentateurs.



(D.R.)

« Saint-Germain de Paris », Icône de Ludmilla Garrigou.

Les travaux sur l'antique liturgie des Gaules, du XVIII^e au début du XX^e siècle

Prêtre Jean-Louis Guillaud

L'ANTIQUE liturgie des Gaules que nous célébrons au sein de notre Église est encore appelée « *Liturgie selon saint Germain de Paris* ».

Un liturge du VI^e siècle, saint Germain de Paris

Saint Germain vit au VI^e siècle. Il est originaire d'Autun où l'évêque saint Agrippin l'ordonne prêtre en 536, tandis que son successeur saint Nectaire le nomme abbé du monastère Saint-Symphorien à Autun. Il devient ensuite, en 555, le 20^e évêque de Paris et il naît au ciel le 28 mai 576.

Saint Germain est un grand liturge. Saint Venance Fortunat, évêque de Poitiers, son contemporain (530-610), nous découvre en effet un aspect de cette noble figure mérovingienne : sa prédilection pour la liturgie et le génie liturgique qui lui est propre. Venance Fortunat est conquis par la solennité et la splendeur des cérémonies que l'évêque de Paris dirige en sa cathédrale, il décrit avec enthousiasme et emphase son art de régler le culte et les chants liturgiques. Il nous dit que personne ne « célèbre le poème divin et les psaumes de David... comme ce glorieux aimé de Dieu ». Le poète nous invite à admirer de quelle manière l'évêque de Paris « accomplit progressivement l'œuvre suave de la liturgie ». « Une couronne de lys de prêtres, de roses d'acolytes est agréable au Dieu Très Haut », ajoute-t-il. « Parmi ces fleurs, se dresse Germain, grand-prêtre vénérable... il entre, il traverse l'église..., majestueux comme un nouvel Aaron, ...il rassemble ses brebis dans l'église, leur vrai bercail, et le troupeau reconnaissant accourt vers lui et le suit avec amour. Lui, le scrutateur des mystères, les guide dans l'accomplissement

*des rites... les clercs, le peuple et les enfants chantent... Sous la conduite de saint Germain, cette armée est bienheureuse. »*¹

Jean Mabillon (1632-1707) et les mauristes

Passons douze siècles pour nous retrouver au début du XVIII^e. C'est une époque, les XVII^e et XVIII^e siècles, où la France se penche avec beaucoup de prédilection sur son passé apostolique et patristique. Il y a des savants modestes, qui font de l'étude une sorte de pénitence austère et passionnée, et qui travaillent pour édifier, pour instruire leur temps sans lui demander rien, ni la fortune, ni la gloire, pas même un souvenir. Par les efforts réunis de ces hommes dévoués, toutes les antiquités du monde chrétien sortent pour ainsi dire de leurs ruines.

Faisons un petit tour dans les Ardennes, dans le petit village de Saint-Pierremont. Un certain paysan prénommé Estienne meurt en 1692, âgé de 104 ans, un record pour l'époque. Son cinquième enfant se prénomme Jean ; il est précoce et d'un caractère doux. On confie sa première éducation à un oncle prêtre, puis il étudie à Reims, et il y devient moine vers l'âge de 20 ans à la congrégation bénédictine de Saint-Maur à l'abbaye Saint-Remi. Il sera ensuite trésorier à l'abbaye Saint-Denis, et il s'adonne à l'étude des « antiquités », c'est-à-dire des documents anciens ; puis, il est envoyé à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, où il est assistant du bibliothécaire ; et c'est là qu'il passe 43 ans de sa vie.

Qui est donc ce fils d'un paysan ardennais ? Fin décembre 1707, l'archevêque de Reims, ami des bénédictins de Saint-Germain-des-Prés, annonce sa mort à Louis XIV en ces termes : « *Sire, la mort a pris l'homme le plus savant et le plus pieux de votre royaume* ». Le roi aurait répondu : « *C'est donc le Père Mabillon.* »

Il est le père de la « diplomatique ». Un diplôme, c'est un objet plié en deux. C'est un document officiel, un édit, une charte, un document d'archive. Et Mabillon est vraiment le père de cette science qui fonde la critique des documents d'archives, qui les trie, qui les classe ; et il propose une définition théorique des diplômes authentiques, qui donne le moyen de distinguer les archives vraies des fausses. Par exemple, il formule un principe : pour établir la vérité d'un document ou d'une chose, il faut au moins deux sources indépendantes. Il y a là un rappel de

¹ *Venantii Fortunati Opera*, Ed. Luchi, lib. II, Caput XIII.

ce que dit le Christ lui-même : « Dans votre propre loi, il est écrit que le témoignage de deux hommes est véridique. »²

À sa passion pour la vérité, Dom Mabillon joignait aussi la charité. « La charité doit être le principe et la fin de toute notre science, et de toutes nos connaissances », écrivait-il. Et au soir de sa vie, il pouvait dire à propos de ces derniers travaux : « Dieu veuille que ce soit le travail du cœur, de la charité et de l'amour de la vérité. »

Il fut désigné par Louis XIV comme « membre honoraire », la catégorie la plus élevée, de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, en raison, à l'époque, de sa notoriété internationale. Il a en effet voyagé en Bavière, au Tyrol, en Suisse, en Italie pour voir les monuments, visiter les monastères, consulter les archives, et pour rapporter à la bibliothèque royale des documents, des ouvrages. Jean Mabillon (avec Dom Michel Germain) édite le *Missel de Bobbio* (missel du VIII^e siècle, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, sûrement rapporté d'Italie par Mabillon qui l'a découvert), et le *Lectionnaire* de Luxeuil (qu'il découvre tout joyeux dans la bibliothèque de cette abbaye et qu'il identifie comme un document mérovingien datant du VII^e siècle). Et dans leur ouvrage *Sur la liturgie gallicane*, ils établissent l'ensemble des monuments connus de cette époque sur les liturgies des Gaules.

Dom Edmond Martène (1654-1739) et Dom Ursin Durand (1682-1771)

Un an après la mort de Mabillon, en 1708, un de ses disciples, Dom Edmond Martène est rejoint par Dom Ursin Durand, moine bénédictin du monastère de Marmoutier, pour faire une tournée à travers la France dans le but de rassembler des matériaux pour la nouvelle édition de l'ouvrage *La Gaule chrétienne*. Après des recherches dans les archives de plus de huit cents abbayes et de cent cathédrales, ils reviendront en 1713 au monastère de Saint-Germain-des-Prés, chargés de toutes sortes de documents historiques.

Et en 1709, ils sont dans le monastère de Saint-Martin-d'Autun (fondé en l'an 600 par la reine Brunehilde non loin de l'antique abbaye Saint-Symphorien) et ils y découvrent les fameuses *Lettres de saint Germain de Paris*³ (et nous fêtons cette année le troisième centenaire de cette remarquable « invention »). C'est le P. Pierre Le Brun qui commentera

² Jean 8,17

³ Bibliothèque municipale d'Autun, ms. 184 (G III), ff. 114 v./122 v. Les lettres ont notamment été publiées dans Migne, *P.L.*, tome LXXII, p. 80.

plus tard cette découverte, disant à propos de saint Germain, l'évêque de Paris : « *Il allait souvent faire des voyages à Autun, et il est assez naturel qu'on y ait trouvé ce manuscrit plutôt qu'ailleurs* »⁴.

Le manuscrit est du IX^e siècle, recopié directement sur un texte de l'époque de saint Germain ou légèrement postérieur à ce dernier. Les *Lettres de saint Germain* sont alors éditées par les deux mauristes : elles le seront à plusieurs reprises, et même traduites en russe.

Qu'y-a-t-il dans ces lettres écrites vraisemblablement pour des moines connaisseurs de la liturgie ? Saint Germain lui-même le précise, avec une certaine modestie, dans sa seconde lettre : « *Dans notre première lettre d'explication, nous avons effleuré, Dieu aidant, l'ordre de la sainte oblation. À présent, ce sont différents mystères de l'Église, les liens qui les unissent, ainsi que ce que le Seigneur nous a donné d'y comprendre, que nous allons exposer dans une courte petite page* »⁵.

La première lettre traite de la liturgie qu'il l'appelle « *sainte oblation* », plus exactement l'*offrande sacrée*, selon le terme antique, parce que dans la liturgie, les fidèles apportent les offrandes, et s'offrent eux-mêmes en offrande au Christ, à Celui qui offre et qui est offert. Il dit « effleurer » (« *perstrinximus* », comme on effleure un sujet, en disant quelques mots), sans donner le détail des prières et des chants supposés connus par les lecteurs. Donc, cette première lettre, ce n'est pas une liturgie écrite en son entier. D'ailleurs, publie-t-on des textes liturgiques intégraux à cette époque ? Non, à cette époque, en Orient et en Occident, on publie des recueils de prières et de collectes, des missels, des sacramentaires, des propres de fêtes, qui nous renseignent indirectement sur le commun de la liturgie, mais pas la totalité de la liturgie qui est connue par cœur, qui est évidente à ceux qui vivent de l'intérieur les mystères des célébrations de l'Église. Ce n'est même pas une explication de la liturgie (même si les deux mauristes « inventeurs » de la lettre lui ont donné le nom d'*Exposition brève de la liturgie des Gaules*), ce n'est même pas l'ordo de la liturgie, c'est une explication brève et symbolique de l'ordonnement, du déroulement de la liturgie des Gaules, à la manière de ce que Nicolas Cabasilas fera plus tard, au XIV^e siècle, sur la liturgie byzantine célébrée à Constantinople. Et dans la seconde lettre, plus courte, Germain de Paris explique quelques mystères, qu'il appelle

⁴ Pierre Le Brun, *Explication de la messe*, Paris, 1716-1726, nombreuses rééditions (cf. note 7).

⁵ *Présence orthodoxe*, n°34-35, 1976, page 29.

« *charismata* » en latin, des « sortes de charismes » pourrait-on dire, des gestes, des objets et des chants qui communiquent la *grâce* : par exemple, l'huile du chrême, le pallium, les chants alternés, l'aube, l'évangile,...

Mgr Duchesne, dans son célèbre ouvrage *Origines du culte chrétien* (Paris 1925) les nomme « *le plus précieux document pour l'étude du rite des Gaules* ». Pourquoi ? Parce, même incomplètes, ces deux lettres sont suffisantes pour donner des fondements solides quant au déroulement de la liturgie des Gaules, et pour avoir une bonne vision des textes de cette liturgie, en les complétant par d'autres sources. Mgr Duchesne dit qu'il s'agit d'un « *document précieux pour l'étude du rite* ». Nous ajoutons volontiers : pas seulement pour l'étude, la théorie, la science, mais aussi, pour la mise en œuvre, la pratique, disons, pour la science au service de la charité (pour aller dans le sens de ce que disait Dom Mabilion : « *La charité est le but de toute science* »). Et c'est l'œuvre de Mgr Jean de Saint-Denis et de son frère Maxime Kovalevsky, par un don de leur vie, par charité gratuite, que d'avoir rendu à nouveau vivante cette liturgie pour l'Occident. Ils ont eu des précurseurs qui ont travaillé dans l'ombre, et que nous voulons aujourd'hui mettre en lumière.

Et voici un de nos premiers artisans de la restauration de la liturgie des Gaules :

Pierre Le Brun (1661-1729)

Pierre Le Brun est originaire du Var, de Brignoles, où il est né le 11 juin 1661. Il devient prêtre dans la congrégation de l'Oratoire, un ordre fondé par saint Philippe Néri au XVI^e siècle, une société de prêtres séculiers, sans vœux monastiques, mais vivant en commun, dans le but de travailler à la sanctification de ses membres et de leur prochain par la prédication et l'enseignement. Il est prêtre à Grenoble, mais, passionné par l'histoire de l'Église, il a l'audace d'implorer son supérieur pour qu'il soit nommé à Paris, au séminaire de Saint-Magloire, afin de se mettre à l'école d'un savant en la matière, le P. Louis Thomassin (1619-1695).

En matière de liturgie, cette époque connaissait, d'une part, des messes de cour aux chants somptueux qui transformaient les assistants en spectateurs ; d'autre part, des messes de village, célébrées souvent par des prêtres ignorants que la méconnaissance du latin et de toute théologie condamnait à des gestes étroitement ritualistes et à une parole terriblement pauvre, malgré leur générosité personnelle.

Dans ce contexte, Pierre Le Brun scrute le sens profond de l'Eucharistie dans l'histoire de la liturgie. Et il ne réserve pas ses recherches à des cercles de savants : avant d'être publiée progressivement, l'œuvre du P. Le Brun a fourni la matière à d'innombrables conférences présentées, pendant treize ans, à des clercs et à des laïcs, au séminaire de Saint-Magloire à Paris. « *Son savoir égala son orthodoxie* », écrit un de ses biographes. C'était un savant modeste, éclairé et très versé dans la connaissance de l'Église antique.

Le nécrologe de l'Oratoire dit brièvement de lui : « *Décédé à Saint-Magloire, après avoir servi utilement l'Église par ses écrits sur la liturgie* ». Et il est né au ciel le jour de l'Épiphanie, le jour où les mages apportent leur offrande (leur hommage, leur liturgie) au Christ qui vient de naître.

Son œuvre majeure reste *L'Explication littérale, historique et dogmatique des prières et cérémonies de la messe*, publiée en quatre volumes in-8°, à Paris, de 1716 à 1726⁶. Il la compose après deux années entières de voyage en France, en Belgique et en Allemagne pour rechercher les documents authentiques dans les églises et dans les couvents. Ayant la protection du ministre des Affaires étrangères du roi, il fait venir des documents sur les différentes liturgies de Rome et d'Orient. Il y dépense son temps, tout son argent personnel, et il use sa vue à cette tâche remarquable.

Dans sa préface, y a des accents de saint Jean de Cronstadt, de ce saint prêtre russe qui mourut peu avant la révolution communiste et qui disait : « *Tous les trésors de la terre, toute sa beauté et sa richesse ne sont rien en comparaison du mystère de la liturgie* ». Le début du titre de la préface commence ainsi : « *Où l'on expose l'excellence du sacrifice de la messe...* », et le tout début de cette préface le confirme : « *Il n'y a rien de plus grand dans la religion que le sacrifice de la messe...* ». Il continue, avec les accents des envoyés du prince Vladimir quand ils assistent à la liturgie à Sainte-Sophie de Constantinople, en écrivant : « *On peut dire que le sacrifice de la messe change nos églises en un ciel* »^{7, 8}.

⁶ Ouvrage traduit en italien, à Vérone, en 1752.

⁷ Pierre Le Brun, *Explication de la messe*, Éditions du Cerf, coll. Lex Orandi, Paris, 1949, p. XXXVII.

⁸ Quand les envoyés du prince Vladimir de Kiev revinrent en 987 d'un tour de plusieurs pays d'Europe pour se rendre compte comment chacun honore son Dieu, ils rapportèrent en particulier ce qu'ils avaient vécu à Sainte-Sophie à Constantinople : « *Les Grecs nous conduisirent là où ils rendent leur culte à Dieu. Et nous ne savions pas si nous étions au*

Cet auteur, avec autant de compétence que d'amour, consacre une cinquantaine de pages de son deuxième volume⁹ à l'ancien rite des Gaules. Il reconstitue, pour la première fois, le rite gallican, en prenant pour base les lettres de saint Germain de Paris.

À ce travail sur les sources et la tradition eucharistique le P. Le Brun avait ajouté une lettre : *La part qu'ont les fidèles dans la célébration de la messe* (1718). Pourquoi ? Cette lettre est écrite dans le cadre d'une polémique. Parce que, dans son *Explication*, quand il parle de la consécration du pain et du vin, de la transformation des espèces, Le Brun écrit ceci : « *Le changement vient essentiellement des paroles de Jésus-Christ [Ceci est mon corps...Ceci est mon sang...], et elles doivent néanmoins être accompagnées de celles de l'Église, qui attirent et qui expriment la bénédiction en demandant le changement* »¹⁰. À l'appui de cette thèse, il cite des Pères de l'Église, Basile, Justin, Origène... et même un certain Bérenger qui dira, dans la profession de foi qu'il fait dans un concile à Rome (en 1079), que le changement de substance se fait « *par le moyen de la prière sacrée et par les paroles de notre Rédempteur* »¹¹. Que défend Le Brun ? Il défend la tradition de l'épiclese dans la liturgie, de l'invocation sur les dons par l'Église, qui est le fait de toute l'Église réunie, le prêtre et les fidèles¹². Cela n'a pas l'heur de plaire à la Sorbonne, aux jésuites, et on se bat à coup de libelles, toujours courtoisement de la part de Le Brun. On veut même le faire condamner par Rome...Un prélat romain lui reproche même d'avoir écrit en français, soutenant qu'on ne devait pas mettre le peuple à portée d'entrer dans ces disputes, mais Le Brun répond que les protestants écrivent bien en langue vulgaire et qu'il ne voit pas pourquoi il n'userait pas de la même méthode¹³. La polémique durera jusqu'à sa mort... et il se prépa-

ciel ou sur la terre ». (René Marchal, *Les premiers chrétiens de Russie*. Paris, Éd. du Seuil, coll. Foi vivante, n° 235, p. 53).

⁹ Première édition : 1716-1726; 3^e volume dans l'édition 1777.

¹⁰ *Op. cit.*, p. 408.

¹¹ *Op. cit.*, p. 410.

¹² Même si Le Brun ne dit pas expressément, à cet endroit, qu'il s'agit d'une invocation adressée au Saint-Esprit, il développe une intéressante argumentation sur la descente du « feu du Saint-Esprit » sur les dons, citant les anciens missels des Églises de France (xv^e et xvi^e siècle) qui conservaient l'usage de nommer spécifiquement le Saint-Esprit en demandant à Dieu de bénir le sacrifice (*op.cit.*, pp. 298 et ss.).

¹³ *Op. cit.*, p. XXVII.

rait à répondre à un de ses critiques quand une fluxion de poitrine l'enleva de ce monde à l'âge de 67 ans.

Le Brun fut un liturgiste remarquable, « *jamais dépassé* », dira Dom Cabrol. Il a surtout utilisé les sources gallicanes, comme le *Vieux missel gallican* ou le *Missel de Bobbio* (que Mabillon appelait *sacramentaire gallican*). Dans son analyse, selon Mgr Jean de Saint-Denis, il n'a pas vu l'interpénétration des trois rites gallican, mozarabe et celtique, trois rites frères qui présentent des variantes de la même tradition¹⁴.

Ce que verront d'autres auteurs, notamment Wladimir Guettée.

Wladimir Guettée (1816-1892)

René-François Guettée¹⁵ naît le 1^{er} décembre 1816 à Blois, dans une famille profondément croyante et assez aisée. Entre un père « honnête homme », croyant mais hostile aux jésuites, et une mère pieuse et distinguée, morte assez jeune, l'enfant « naturellement religieux » s'oriente de lui-même vers des études ecclésiastiques.

À cette époque, le besoin de prêtres est très important. Les vocations ont chuté à cause de la Révolution, et la reprise religieuse de la Restauration demande beaucoup de prêtres. La sélection à l'entrée des séminaires est assez faible. L'Église, échaudée par la Révolution et l'Empire, a tendance également à se tourner vers Rome plus que vers un pouvoir politique qui a abandonné sa position traditionnellement gallicane.

Il est ordonné prêtre en 1839, envoyé comme vicaire à Saint-Aignan-sur-Cher, puis nommé curé de Fresnes, un village situé à 20 km de Blois. Il se met à travailler à son *Histoire de l'Église de France*. Il achève en 1847 le premier tome de son ouvrage qui est très apprécié, sauf des jésuites.

René-François Guettée se fait ensuite incorporer au diocèse de Paris. Il est d'abord professeur au collège des Ternes puis aumônier de l'hôpital Saint-Louis. En 1851, six volumes de son *Histoire de l'Église de France* sont déjà parus, avec l'approbation de cinquante évêques. Mais les partisans de Rome, les ultramontains, en prennent ombrage et

¹⁴ Archiprêtre Eugraph Kovalevsky, *Le Canon eucharistique de l'ancien rite des Gaules*. Editions Saint-Irénée, Contacts, Paris, 1957, p. 7.

¹⁵ De nombreux passages de ce qui suit sont directement copiés de l'article rédigé par le diacre Spyridon Tauzin et paru dans le *Journal orthodoxe d'informations ecclésiastiques (J.O.I.E.)* de mars 2009 (n° 227) : « *Le Père Wladimir Guettée et l'orthodoxie française* ».

lui proposent de renoncer à ses idées en échange d'un siège épiscopal. Guettée refuse. Son œuvre est mise à l'index en 1852, sans que Guettée ni son évêque n'en soient avertis.

Guettée lutte ensuite contre l'uniformisation des rites, décidée par le pape. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, chaque diocèse avait son propre rite religieux, parfois fort différent d'un diocèse à l'autre. L'uniformisation, demandée par Rome, s'est faite avec bien des heurts et a donné naissance au rite tridentin classique en vigueur jusqu'au concile de Vatican II. Le processus d'uniformisation a donné lieu à de vives querelles entre gallicans et ultramontains. Le diocèse de Paris a été l'un des derniers à accepter de prendre le rite romain.

Au moment de la définition du dogme de l'Immaculée Conception, en 1854, il se soucie de l'opinion des orthodoxes sur cette question : c'est un premier contact, qui se poursuit avec une quête du catholicisme authentique qui le conduit à lire les théologiens orthodoxes. En 1859, le P. Guettée fonde un nouveau périodique, *L'Union chrétienne*, qui, sous l'influence d'Alexis Khomiakiov, devient peu à peu pro-orthodoxe.

Lors de l'inauguration de la première église orthodoxe à Paris, l'abbé Guettée fait la connaissance de l'archiprêtre Joseph Wassilieff, aumônier de l'ambassade russe de Paris, qui est un lecteur de *L'Observateur catholique*. Il explique à Guettée qu'il ne serait pas plus orthodoxe s'il avait fait ses études à Moscou. De là le projet de publier *L'Union chrétienne*, « *le premier journal orthodoxe qui parut en Occident* », dans lequel « *viendrait se fondre mon Observateur catholique qui verrait ainsi s'agrandir le cercle de son action* ». Ainsi, dans son n° 46 de septembre 1861, Guettée décrit la consécration de la nouvelle église russe de Paris, rue Daru, à laquelle il a assisté. Après la consécration, il est invité au dîner et placé à côté de l'évêque à qui il dit : « *Tout mon désir, c'est d'appartenir à l'Église orthodoxe de Russie, mais je ne sais pas le russe et je ne pourrai par conséquent me rendre utile.* » Il est quand même accepté rapidement. Ses ennemis sont surpris car ils croyaient plutôt qu'il passerait au protestantisme, qu'il détestait. Il est très bien accueilli par les orthodoxes, surtout lorsqu'il publie *La papauté schismatique*, ouvrage aussitôt mis à l'index. Il est élevé au titre de docteur en théologie par le métropolite de Moscou Philarète Drozdov et décoré par le tsar Alexandre II.

Le P. Guettée, qui a pris le prénom de Wladimir, voyage en Russie en 1865, où il est reçu par toutes les autorités religieuses et par le tsar. Il apprend le russe et il est abondamment traduit dans les langues slaves mais aussi en anglais, et même en arabe.

Pour échapper aux attaques, il prend la nationalité russe avant 1881. Il s'installe au Luxembourg pour terminer son *Histoire de l'Église* et dirige jusqu'en 1891 son journal *L'Union chrétienne*, installé à Bruxelles depuis 1871. Il meurt le 22 mars 1892, enterré au cimetière des Batignolles, après un service funèbre à l'église russe de la rue Daru.

Le P. Wladimir Guettée fut un précurseur du retour aux sources de la foi apostolique des chrétiens de France. Sa vie et son œuvre sont celles d'un pionnier et il considérait, comme Mgr Jean de Saint-Denis, que loin d'être une conversion exotique, l'entrée d'un Français dans l'Église orthodoxe était comme le retour au bercail d'une brebis égarée.

Savant historien de l'Église, chercheur érudit et infatigable, clerc passionné de la vérité des sources, polémiste vigoureux, l'abbé Guettée fut tout cela à la fois. Il est gallican. Comme les gallicans, il revendique les prérogatives de l'Église de France et s'oppose aux prétentions de Rome qui détruit les coutumes et les rites locaux, au nom d'une universalité qui n'est en réalité que le masque du pouvoir et de la volonté d'uniformisation. Pour Guettée, le vrai gallicanisme doit étudier l'histoire de la papauté et être conséquent avec lui-même : « *Que doit donc faire le gallican logique ? Rejeter dans l'évêque de Rome une primauté qu'il ne possédait que de droit ecclésiastique, et qu'il a perdue ; reconnaître que l'épiscopat romain ne représente pas l'Église infallible, chercher ailleurs une Église qui n'a point innové. Elle est facile à trouver, il n'y en a qu'une, la Sainte Église catholique apostolique d'Orient. C'est ainsi qu'en partant du gallicanisme vrai, on arrive directement à l'Orthodoxie, et qu'en embrassant l'Orthodoxie, on reprend les saines traditions de l'ancienne Église gallicane, qui ont leur source dans la doctrine de l'Église orientale et occidentale des huit premiers siècles* »¹⁶.

Par l'intermédiaire de sa revue *L'Union chrétienne*, il tenta de convaincre ses amis de s'affranchir comme lui du joug papal pour refonder la véritable Église orthodoxe française. « *Oh, si l'Église orthodoxe pouvait se faire mieux connaître en France ! Si elle pouvait se manifester plus clairement ! Tous retrouveraient en elle l'Église de leurs pères si étrangement défigurée par le romanisme et s'y réfugieraient comme dans l'arche sainte du salut... Une Église orthodoxe de rite français serait un événement d'une immense importance.* »

On ne peut lire sans quelque émotion les mots qu'il écrivait alors dans *L'Union chrétienne* : « *Peut-être que dans les vues de la Provi-*

¹⁶ *Les souvenirs d'un prêtre romain devenu prêtre orthodoxe*, Paris 1889.

dence, le temps n'est pas encore venu d'établir à Paris une Église orthodoxe de langue française. Quand Dieu le voudra, Il saura bien inspirer à quelqu'un de ses enfants la volonté d'en prendre l'initiative et aplanir tous les obstacles. »

Dans son tome V, Guettée parle de saint Germain de Paris, et donc de la liturgie¹⁷. Il dit en note, après avoir décrit l'*ordo* de saint Germain : « *Nous avons rétabli la liturgie gallo-franke en nous basant sur les notes de saint Germain, sur les anciens monuments liturgiques et sur la liturgie mozarabique* »¹⁸. Il raconte aussi que, après la disparition du rite des Gaules à l'époque de Pépin Le Bref et de Charlemagne, Charles II Le Chauve (843-877), voulant entendre une messe selon le rite des Gaules pour voir la différence avec le rite romain, dut avoir recours à deux prêtres de Tolède pour se faire dire la messe suivant l'ancien rite, « *ce qui prouverait que le rit espagnol connu sous le nom de rit mozarabique était à peu près le même que l'ancien rit gaulois* ». Et il signale que le P. Le Brun le trouvait venir d'Orient, par les nombreuses analogies avec les liturgies orientales et les *Constitutions apostoliques*. Et que le P. Maillon ne croyait pas qu'elle venait d'Orient. Pour lui, Guettée, le rite des Gaules avait à l'origine une source orientale, notamment en provenance d'Éphèse, avec des apports de Rome au III^e siècle, quand Rome envoya des évangélistes dans les Gaules.

La restauration du rite des Gaules est réalisée pour la première fois par le P. Wladimir Guettée. En 1874, il publie une version de la messe dans sa revue « *L'Union chrétienne* ». Et l'année suivante, avec la bénédiction du Saint-Synode de l'Église russe, il célèbre cette version « première » dans l'église de l'Académie de théologie de Saint-Pétersbourg. Cet événement significatif n'aura pas de suite immédiate car le P. Guettée, malgré son génie et sa puissance de travail, sera progressivement coupé du milieu occidental et français du fait de son inévitable enracinement au sein de l'Église russe. Il n'existe pas encore, en cette fin de XIX^e siècle, un mouvement orthodoxe et occidental capable de recevoir ce germe, de le perfectionner et de l'utiliser pour ses besoins spécifiques.

*

* *

¹⁷ W. Guettée, *Histoire de l'Église*, tome V, pp. 300 et ss.

¹⁸ *Ibid.*, p. 307.

Nous avons ainsi choisi de limiter notre exposé à la présentation de ces trois artisans précurseurs de la restauration du rite des Gaules (avec les deux « inventeurs » des lettres de saint Germain). Ils sont parmi les plus remarquables, mais nous avons du, à regret, en laisser plusieurs autres dans l'ombre, des témoins qui ont porté jusqu'au XX^e siècle ce joyau unique de la liturgie selon saint Germain de Paris.

Et c'est tout le mérite de l'évêque Jean de Saint-Denis (Eugraph Kovalevsky), que d'avoir parachevé cette œuvre en lui donnant corps au sein d'une communauté, d'une Église. Laissons-lui le mot final en remerciant Dieu pour tous ces liturges connus et inconnus qui ont œuvré avec sagesse et patience, et en reprenant la propre conclusion de son étude remarquable sur le *Canon eucharistique de l'ancien rite des Gaules* :

« *Que le Seigneur accepte notre labeur "comme Il a reçu les offrandes de nos pères", et qu'Il daigne procurer la grâce créée à tous les fidèles qui participent et qui participeront au "Mystère eucharistique" célébré selon l'ancien rite des Gaules.* »¹⁹

¹⁹ Archiprêtre Eugraph Kovalevsky, *Le Canon eucharistique de l'ancien rite des Gaules*, Éd. Saint-Irénée, Contacts, Paris, 1957, p. 120.

La Confrérie de Saint-Photius et ses travaux sur la liturgie occidentale (1925-1945)

Renée et Christian Bange

ON sait à quel point la liturgie reflète l'expression orthodoxe de la foi chrétienne. Lorsqu'au terme de sa quête spirituelle le P. Louis-Charles-Irénée Winnaert se trouva amené, avec la communauté qui l'avait suivi dans sa démarche, à reconnaître, à la fin des années 1920, que l'orthodoxie constituait la réponse aux questions qu'il se posait, il lui fallut en conséquence adapter sa liturgie à la situation nouvelle ; il s'y employa de son mieux, tout en conservant le rite romain. À l'instigation de la Confrérie de Saint-Photius, qui avait rassemblé en 1925 quelques jeunes russes exilés désireux de faire revivre la foi orthodoxe dans le pays qui les accueillait, le métropolite (ensuite patriarche) Serge de Moscou décida finalement en 1936 d'accueillir dans la communion orthodoxe Mgr Winnaert et sa communauté de la paroisse de l'Ascension sous le nom d'Église orthodoxe occidentale. Il lui accorda une large autonomie et l'autorisa en particulier à continuer les célébrations liturgiques suivant le rite occidental, en apportant au rite romain suivi jusqu'alors un certain nombre de modifications destinées à remédier à ce qui apparaissait comme des déficiences par rapport à la théologie orthodoxe. Ce furent les membres de la Confrérie de Saint-Photius qui se chargèrent alors de proposer au clergé français de l'Ascension les modifications jugées indispensables. Cette tâche leur incombait d'autant plus qu'ils avaient œuvré efficacement pour obtenir la décision favorable du métropolite Serge en faveur de la communauté française rassemblée autour de Mgr Winnaert. Ce furent eux aussi qui, au cours des années suivantes, mirent au point une version française de l'ancienne liturgie dite gallicane ; elle fut célébrée à Paris à partir de 1944.

Dans la présente communication, après avoir rappelé brièvement les origines et les buts de la Confrérie de Saint-Photius, nous nous proposons d'étudier plus précisément quel a été son rôle dans l'élaboration

d'une liturgie susceptible d'incarner le renouveau de l'orthodoxie en Occident¹.

La fondation de la Confrérie de Saint-Photius et ses interventions en vue d'aider la renaissance de l'orthodoxie en France

La Confrérie de Saint-Photius a été établie à Paris le 27 janvier 1925 par « huit jeunes orthodoxes inspirés par la grandeur de l'orthodoxie [...] pour défendre la liberté de l'Église des influences étrangères, pour sauvegarder la pureté de ses principes, pour travailler à sa gloire universelle »². Entre autres motifs qui avaient dicté le choix du saint patron figurait le fait « qu'il collabora étroitement avec les apôtres de son temps, non seulement pour christianiser les jeunes nations, mais aussi pour les aider à entrer dans la famille chrétienne avec leurs missions et leurs caractères propres ».

Les noms des huit fondateurs ne sont pas rapportés dans ce texte, ni dans les autres documents authentiques que nous avons pu consulter. En 1948, Eugraph Kovalevsky déclare expressément avoir été l'un d'entre eux avec son frère Maxime, lequel a évoqué ses propres souvenirs de confrère dans son autobiographie³. On peut également tenir pour

¹ Si la Confrérie de Saint-Photius est souvent évoquée dans les ouvrages qui traitent de l'orthodoxie en France au xx^e siècle, son histoire n'a pas encore fait l'objet d'une étude détaillée. Deux ouvrages contiennent des chapitres intitulés « La Confrérie de Saint-Photius » : *La Divine Contradiction*, par Vincent Bourne (tome 1, Paris, Librairie des Cinq Continents, 1975), et *L'iconographie de l'église des Trois Saints Hiérarques et l'œuvre de Léonide A. Ouspensky et du moine Grégoire Krug*, par Bernard Pardo, Émilie van Taack et Anne Philipenko-Bogenhardt (un résumé dû à Émilie van Taack, intitulé « La fondation de la paroisse des Trois Saints Hiérarques : les fondements théologiques et spirituels du retour à l'Icone » a été mis en ligne sur le site du Diocèse de Chersonèse). Le premier ouvrage exploite essentiellement une autobiographie inédite de l'évêque Jean (dont nous avons pu contrôler le texte original), mais les indications chronologiques ne sont pas toujours précises, ce qui tient à ce que beaucoup de documents originaux ne sont pas datés ; le second reprend en partie les indications fournies par le premier, en y ajoutant quelques informations qui se révèlent parfois erronées et sont donc à prendre avec réserve. Nous avons également eu recours à des documents inédits conservés dans les archives de l'Église orthodoxe de France. Nous reviendrons dans un autre travail sur l'histoire de la Confrérie et nous nous limiterons ici aux seuls éléments utiles pour notre propos.

² Anonyme [peut-être Vladimir Lossky], « La Confrérie orthodoxe de Saint-Photius le Confesseur », manuscrit, 3 pages, sans date.

³ « C'est à cette courte période d'équilibre qu'il faut rapporter la vigoureuse renaissance religieuse de cette émigration. Création entre amis, de diverses associations et de cercles d'études religieuses qui donnèrent ensuite naissance à des confréries de laïcs. Celle de

certain qu'Alexis Stavrovsky, Vsevolod Palachkovsky, Pierre Kovalevsky et le comte Nicolas Ignatieff, ont été parmi les fondateurs, et probablement S. Matvéev. Alexis Stavrovsky en fut le premier supérieur. Plusieurs des fondateurs devinrent étudiants de l'Institut Saint-Serge lorsqu'il ouvrit ses portes, à l'automne 1925.

La Confrérie comprenait deux sortes de membres, les épistates (enseignants) et les mathestes (élèves) ; elle célébrait sa fête le jour du Triomphe de l'orthodoxie (premier dimanche de Carême). Elle se réunit d'abord chez son supérieur, Alexis Stavrovsky – qui exerçait à l'époque les fonctions de contrôleur à la gare de Bois-Colombes – puis elle loua un local à Viroflay et y installa une chapelle, transférée chez Ignatieff à Saint-Cloud en 1928.⁴

Si la Confrérie avait tout d'abord comme but principal l'apologétique défensive (lutte contre l'hérésie ou l'athéisme, par exemple), dès janvier 1926, avec l'approbation du métropolite Euloge, elle va mettre l'accent sur une prospective plus constructive, et c'est le rétablissement de l'orthodoxie en Occident qui devient alors son objectif majeur⁵.

À une date que nous ignorons, la Confrérie publia un manifeste qui illustre parfaitement ce désir d'universalité :

« Nous proclamons et confessons que l'Église orthodoxe est, dans son essence, la vraie Église du Christ. Qu'elle n'est pas seulement orientale mais qu'elle est l'Église de tous les peuples de la terre, de l'Orient, de l'Occident, du Nord et du Sud ; que chaque peuple, chaque nation a son droit personnel dans l'Église orthodoxe, sa constitution canonique autocéphale, la sauvegarde de ses coutumes, ses rites, sa langue liturgique. Unies dans les dogmes et les principes canoniques, les Églises épousent le peuple de Dieu.

« Nous nous opposons à toute tentative – que nous condamnons :

Saint-Photius fondée en 1925 par un groupe de jeunes dont nous faisons partie tous les trois, joua un grand rôle dans l'histoire de l'Église orthodoxe en France. Nous étions un groupe d'étudiants, tous consciemment orthodoxes, très ouverts à la culture européenne et à la pensée moderne. » (cité par Madeleine Kovalevsky, Maxime Kovalevsky. L'homme qui chantait Dieu, Osmondes, Paris, 1994, p. 74).

⁴ Ces renseignements sont tirés de l'autobiographie du P. Eugraph publiée par V. Bourne, *La Divine Contradiction* (op. cit. note 1), tome I, p. 80 (qui donne aussi le cérémonial de réception d'un confrère) ; le déménagement à Saint-Cloud est mentionné p. 86.

⁵ E. Kovalevsky, « Réponse aux accusations portées par le clergé de l'Ascension », dactylogramme, 14 ff. n. ch.), anno 1926 (ce document rédigé probablement en 1947, indique année par année tous les faits saillants relatifs à la Confrérie de Saint-Photius et à l'orthodoxie française de 1925 à 1930).

1. de limiter l'Église orthodoxe ;
2. de séparer les Églises les unes des autres ;
3. de soumettre une Église à une autre plus puissante.

« Nous confessons l'unité dans la multiplicité et la liberté, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen. »⁶

Dans leur enthousiasme, les fondateurs espéraient que la Confrérie allait recruter largement au sein de la communauté russe. Espoir vite déçu. La plupart des russes transplantés à Paris ne rêvaient que de retourner rapidement en Russie, et s'ils étaient pour la plupart sincèrement attachés à l'orthodoxie, ils ne se souciaient nullement de la voir essaimer et s'implanter sur le sol de leur pays d'accueil. La Confrérie ne rencontra qu'un accueil mitigé.⁷ Cependant, quelques personnes s'y engagèrent, parmi lesquelles on doit tout particulièrement remarquer Vladimir Lossky (1903-1958), reçu le 11 mai 1928⁸. Peu après, les iconographes Georges (puis moine Grégoire) Krug (1908-1969) et Léonide Ouspensky (1902-1987) rejoignirent également la Confrérie, ainsi que Léonide Chrol (1902-1982), prêtre, fondateur de la paroisse orthodoxe russe de Montauban en 1934, peintre et musicien mais également théologien. On peut encore citer les noms de Nicolas Aladyine, qui est mentionné en 1931 comme responsable de la section de Lille, André Behr, responsable de la section de Strasbourg – c'est le mari d'Élisabeth Behr-Sigel – Bützow, Metschersky, Eugène Tchirkov, secrétaire de la Confrérie en 1931 et responsable de la province Saint-Alexis, Alexis Tsvetkov, responsable de la section de Nice.

Compte tenu des ambitions affichées par la Confrérie, le travail fut réparti entre ses membres. Des provinces furent constituées, ainsi que des commissions qui comptaient des personnalités extérieures. Dès la fin de l'année 1925 (le 14 décembre), avec la bénédiction du métropolite Euloge, la Confrérie provoqua la création d'une commission dite « Com-

⁶ Nous citons le texte dans la version française telle que l'a publiée Maxime Kovalevsky, qui fut l'un des membres fondateurs de la Confrérie (*Orthodoxie et Occident. Renaissance d'une Église locale. L'Église orthodoxe de France*. Paris, Carbonnel, 1990, p. 23-24) ; le texte publié par Vincent Bourne (*op. cit.* note 1, p. 78-79) en diffère sur un point important : « le peuple du lieu » est substitué au « peuple de Dieu » ; faute d'avoir retrouvé le texte original, nous ne pouvons pas trancher entre les deux versions.

⁷ « Les fondateurs de la Confrérie voyaient leur organisation comme un mouvement qui devait assez vite englober de grandes masses de jeunes orthodoxes. En fait elle est restée jusqu'à présent un "petit groupe". » (« La Confrérie... », *op. cit.* note 2).

⁸ C'est à tort que plusieurs auteurs (notamment É. Van Taack) ont fait intervenir Lossky dès 1924 dans la Confrérie.

mission française » ou encore « Commission d'études des rites gallican et romain et de traduction des textes de la liturgie orientale » ; elle comprenait cinq membres permanents, aidés par des spécialistes⁹. Et moins de deux mois plus tard (le 29 janvier 1926), la Confrérie ouvrait la province Saint-Irénée, « chargée de travailler à la restauration de l'Église orthodoxe française ». Malgré son jeune âge, Eugraph Kovalevsky en devint le président le 15 décembre suivant. Lorsque Lossky fut agrégé à la Confrérie, en 1928, il fut affecté à cette province, et le 22 novembre suivant, il aida Eugraph Kovalevsky à ouvrir, sous le nom de Commission Saint-Jean, le chantier de l'enseignement théologique qui allait déboucher, une quinzaine d'années plus tard, sur l'établissement de conférences théologiques suivi par la création de l'Institut Saint-Denis. Eugraph Kovalevsky devait conserver la présidence de cette province pratiquement sans interruption (à l'exception de quelques semaines en 1929) jusqu'à la dissolution de la Confrérie, en novembre 1950. Son frère Maxime fut pour sa part responsable de la province Saint-Alexis, au service de l'Église russe à l'étranger, chargée de l'émigration et des rapports avec l'Église de Moscou ; dans un premier stade, il mit ses compétences de musicien au service de la paroisse française du P. Lev Gillet, pour l'harmonisation des textes de la liturgie de saint Jean Chrysostome traduits en français¹⁰.

En 1929, lors de la fête de saint Léon le Grand (11 avril), la Confrérie tint une réunion de trois jours au cours de laquelle furent célébrées « trois liturgies : la romaine, la gallicane dans le texte de W. Guettée approuvé par le Saint Synode en 1876, et la liturgie de saint Jean Chrysostome, cette dernière en latin »¹¹. Lors de cette réunion, la Confrérie examina des questions d'ordre dogmatique (le Saint-Esprit, l'apôtre Pierre), liturgique (sur lesquelles nous reviendrons) et canonique (droits du Patriarcat d'Occident, territoire occidental).

À la fin des années 1920, les confrères purent nourrir l'espoir que l'orthodoxie allait s'épanouir en France grâce à l'établissement par le métropolitain Euloge, alors responsable de l'orthodoxie russe en France, d'une paroisse orthodoxe de langue française à Paris, placée sous le vo-

⁹ Les membres permanents sont l'archiprêtre Nicolas Sakharoff, le vicomte Serge Hotman de Villiers, J. Kolémine, Eugraph Kovalevsky, le comte Nicolas Ignatieff ; les deux derniers siègent à la commission en tant que représentants de la Confrérie. (Anonyme, « La Sainte Rencontre (La Chandeleur) », dans *Bulletin Saint-Irénée*, 1947, n° 28, p. 1-4).

¹⁰ É. Behr-Sigel, *Lev Gillet, « Un moine de l'Église d'Orient ». Un libre croyant universaliste, évangélique et mystique*. Paris, Cerf, 1993, p. 203.

¹¹ E. Kovalevsky, Réponse (*op. cit.* note 5), anno 1929.

cable de la Transfiguration-et-sainte-Geneviève et confiée à un moine bénédictin rallié à l'orthodoxie, le P. Lev Gillet. Ce fut un échec, comme devait le reconnaître Eugraph Kovalevsky : « *Sous mille influences extérieures elle dégénère en une paroisse orientale de langue française* »¹². N'ayant pas réussi à créer des communautés orthodoxes résolument occidentales unissant des orthodoxes de souche et des Français, les membres de la Confrérie se décidèrent à privilégier une autre approche, consistant à réunir à l'orthodoxie des groupes occidentaux qui en manifesteraient le désir. Ils entrèrent en relation avec l'Église catholique évangélique de Mgr Winnaert (qu'ils avaient eu l'occasion de rencontrer dès 1926), ainsi qu'avec l'Église catholique évangélique d'Allemagne, mais aussi avec des paroisses luthériennes françaises, des communautés alsaciennes, une communauté vaudoise de Florence. Les pourparlers furent longs, et, dans les circonstances difficiles de l'avant-guerre, seule put aboutir la réunion de la communauté de Mgr Winnaert en 1936, menée à bien par la volonté conjointe de son évêque (qui depuis plusieurs années, réclamait sans être entendu l'aide canonique des patriarchats orientaux – Constantinople, Antioche, Jérusalem) et les démarches de la Confrérie de Saint-Photius : en un temps record, celle-ci fit agréer la demande par le métropolite Serge de Moscou, (alors remplaçant le *locum tenens* du patriarche), qui, le 16 juin 1936, accepta de recevoir dans la communion de l'Église russe la communauté de Mgr Winnaert ; celle-ci était autorisée à conserver l'usage de sa liturgie selon le rite occidental, c'est-à-dire le rite romain déjà modifié par Mgr Winnaert – qui avait, par exemple, supprimé la double procession du Saint-Esprit (*filioque*) dans le Credo –, moyennant l'élimination de ce qui pouvait subsister d'expression hétérodoxes et l'introduction d'une épiclese de type oriental¹³.

Cette réunion ne porta cependant ses fruits qu'avec les plus grandes difficultés, par la faute de certains des anciens collaborateurs de Mgr Winnaert, peu disposés à modifier leurs pratiques liturgiques pour

¹² E. Kovalevsky, « Bref exposé du travail du Centre de la province Saint Irénée », mars 1948 » (dactylogramme, 5 ff.), p. 3.

¹³ « *Dans ses offices, ainsi qu'en général dans tout le caractère extérieur du culte, la communauté pourra conserver le rite occidental qu'elle pratique ; toutefois les textes des offices devront être expurgés au fur et à mesure des expressions et pensées qui seraient inadmissibles pour l'orthodoxie. [...] Dans la liturgie, il est indispensable : de ne faire usage que de pain levé ; de placer l'épiclese non pas avant mais après les paroles de notre Seigneur, afin d'éviter tout malentendu à propos du moment de la transsubstantiation. ; de conférer la sainte communion sous les deux espèces [...].* » (cité par V. Bourne, *La Divine contradiction, op. cit.* note 1, t. I, p. 143).

les mettre en harmonie avec les exigences orthodoxes, si bien que la Confrérie prendra en 1939, avec l'appui du métropolite Serge, la décision de créer un Centre (le Centre Saint-Irénée) « *qui doit peu à peu réunir les éléments compétents [... et] devenir le lieu de la renaissance par étapes de la liturgie occidentale, de rayonnement de la théologie orthodoxe, préparant les nouveaux cadres des travailleurs de l'Église. Dans l'avenir ce centre doit devenir l'organe de construction de l'Église locale de France et de l'Europe* »¹⁴. Le métropolite Serge de Moscou donna son accord à Vladimir Lossky (qui s'était adressé à lui en tant que chef de la Confrérie), par une lettre parvenue à Paris le 30 août 1939, à la veille de la guerre, si bien que le plan ne put entrer pleinement en application que très difficilement, à partir de 1943 et surtout après la Libération.

La restauration du rite occidental Les premiers travaux de la confrérie (1925-1943)

Très rapidement après la fondation de la confrérie, ses membres, désireux de restaurer l'orthodoxie en Occident et notamment en France, se préoccupèrent de la liturgie. Le programme de la commission française approuvé par le métropolite Euloge en décembre 1925 comportait expressément la mission de « *résoudre le problème de l'unité ou de la multiplicité des rites liturgiques* » et indiquait la marche à suivre :

« *Voici les moyens d'y arriver :*

- a) *Étude des anciennes liturgies gallicanes.*
- b) *Étude des rites gallicans modernes.*
- c) *Étude du rite romain : sa pénétration et sa fixation en France.*
- d) *Reviser les traductions des textes de la liturgie orientale déjà existants ; procéder à de nouvelles traductions.* »¹⁵

Dans un premier temps la commission française se consacra presque exclusivement à la réalisation de ce dernier point et effectua un travail de traduction de la liturgie de saint Jean Chrysostome au bénéfice de la nouvelle paroisse française, mais ce n'était qu'un pis-aller. Si l'on voulait véritablement faire revivre l'orthodoxie en France sous la forme qui avait été la sienne avant le schisme, comme le souhaitait la Confrérie, il allait de soi qu'il était indispensable de recourir aux formes occiden-

¹⁴ E. Kovalevsky, *Bref exposé*, (*op. cit.* note 12), p. 2.

¹⁵ E. Kovalevsky, *Réponse* (*op. cit.* note 5), *anno* 1925 ; cité par M. Kovalevsky, *Orthodoxie et Occident*, (*op. cit.* note 6), p. 61.

tales que la liturgie avait revêtues à cette époque. La Confrérie entendit plusieurs exposés, dont l'un fut présenté par Eugraph Kovalevsky, et après avoir comparé le rite romain, le rite byzantin et le rite des Gaules, décida de choisir celui-ci : « *La majorité, en dépit de l'expansion du rite romain pour tout l'Occident, vote pour celui des Gaules comme étant le plus légitime pour la France, cependant que les rites romain et byzantin leur paraissent pour la France des rites tolérés. Nous tenons au mariage de l'orthodoxie universelle avec la tradition et le sol du pays.* »¹⁶ Aussi, « *les orthodoxes français demandent au métropolitain Euloge l'autorisation d'employer le rite gallican avec le calendrier occidental. Le métropolitain recule devant une chose aussi audacieuse* »¹⁷ et répond que cela dépasse sa compétence¹⁸.

Le « rite gallican » auquel se référaient les confrères à cette époque n'était autre que le texte publié par le P. Wladimir Guettée (1816-1892) en 1874 dans sa revue *Unité chrétienne*, et qui avait été approuvé par le Synode russe en 1876 et célébré dans l'église de l'Académie de théologie de Saint-Pétersbourg¹⁹. Mais la commission française, dont les travaux avaient jusqu'alors été uniquement consacrés à la traduction des textes orientaux, n'avait pas fait de recherches approfondies sur les rites occidentaux, et décida en décembre 1927 de « *laisser à la section Saint-Irénée le soin de poursuivre les travaux d'ordre général* »²⁰ ; elle cessa d'ailleurs de fonctionner en décembre 1928.²¹ Toutefois, dans son rapport, le P. Kovalevsky reconnaissait que « *la Commission [avait] mené à bien un travail préliminaire considérable en accumulant toute une masse de documents pour servir de base à la Confrérie dans la question de l'Orthodoxie occidentale (études historiques, litur-*

¹⁶ Eugraph Kovalevsky, autobiographie, citée par V. Bourne, *La divine contradiction* (op. cit. note 1, t. 1, p. 101-102) et par M. Kovalevsky, *Orthodoxie et Occident*, (op. cit. note 6), p. 63.

¹⁷ E. Kovalevsky, « Bref exposé... » (op. cit. note 12), p. 3.

¹⁸ E. Kovalevsky, « Réponse... » (op. cit. note 5), anno 1928.

¹⁹ Rapport de la commission liturgique de l'Église catholique orthodoxe de France. Histoire de la restauration du rite occidental dans l'Église orthodoxe (1968), dans *Documents proposés pour la restauration de l'ancien rite des Gaules*, Institut orthodoxe français de Paris Saint-Denis l'Aréopagite, s. d., p. 54 ; Mgr Germain de Saint-Denis, « Sur l'histoire de l'étude et de la restauration dans l'orthodoxie de l'ancien rite des Gaules dite "Liturgie selon Saint Germain de Paris" », dans *Présence orthodoxe*, 1977, n° 36 (2) : 5-91 (cf. p. 58).

²⁰ E. Kovalevsky, « Réponse... » (op. cit. note 5), anno 1927.

²¹ E. Kovalevsky, « Réponse... » (op. cit. note 5), anno 1928.

giques, dogmatiques et problème des saints occidentaux) ; N. Ignatieff et V. Palachkovsky [tous deux membres de la Confrérie] ont persévéré dans cette dernière voie »²².

En 1929, lors de la réunion plénière dont nous avons déjà parlé, la Confrérie tint à réaffirmer « la nécessité urgente de restaurer le rite occidental ».

Mais ce rite occidental, quel est-il vraiment ? Dans son autobiographie, le P. Eugraph Kovalevsky fait remonter aux années 1927-28 le début des recherches sérieuses sur la liturgie gallicane menées par la commission et par lui-même, en s'aidant de Duchesne, Cabrol, Cagin, Max de Saxe. Très rapidement on se rendit compte que le travail de Guettée ne répondait pas véritablement au but poursuivi, « l'auteur étant un historien et non un liturge. La sensibilité spécifique de la liturgie lui faisait défaut, et comme il advient souvent aux théoriciens qui ne vivent pas la liturgie, malgré sa culture, V. Guettée confondit le propre et l'ordinaire. Je ne cite qu'un exemple : il omet dans son texte un passage aussi important que le mémorial après l'institution, et saute immédiatement à l'épiclese »²³.

Bien que nous manquions de données pour apprécier en détail le travail accompli alors par le groupe d'études travaillant sur la question de la liturgie²⁴, il est manifeste par ce qui précède qu'il avait cependant poursuivi activement ses investigations, ce qui explique que la Confrérie ait pu intervenir positivement en 1937 afin d'améliorer la liturgie alors pratiquée dans l'Église catholique évangélique dirigée par Mgr Winnaert qui, à la suite de ses pressantes démarches, venait d'être admise par le métropolitain Serge de Moscou dans la communion avec l'Église orthodoxe de Russie.

Pour faire entrer dans les faits le rattachement à l'orthodoxie de l'Église catholique évangélique, le métropolitain Eleuthère de Vilno, chargé de cette mission par le métropolitain Serge, se rendit à Paris au début de l'année 1937 pour accueillir Mgr Winnaert et sa communauté dans l'orthodoxie. Il installa une commission provisoire dont la présidence fut confiée à Vladimir Lossky, « chef » de la Confrérie de Saint-Photius. À

²² E. Kovalevsky, « Rapport... », anno 1926.

²³ Cité par M. Kovalevsky, *Orthodoxie et Occident*, (op. cit. note 6), p. 64.

²⁴ Dans son autobiographie, E. Kovalevsky se borne à dire que « la commission pour la France étudia surtout les cadres historiques des Gaules et la sainte messe, en joignant quelques aspects du propre, et débute – à la suite de Mgr Duchesne et du P. W. Guettée – par le propre de Noël qui se trouve au commencement du “Missale gothico-gallicanum” (IX^e siècle) » (cité par M. Kovalevsky, *Orthodoxie et Occident*, op. cit. note 6, p. 63).

côté d'une multitude de tâches administratives et canoniques, comme la préparation des réordinations du clergé de l'Église catholique évangélique, la tonsure monastique de l'évêque Louis-Irénée suivie quelques jours plus tard de l'organisation de ses funérailles sous la présidence de Mgr Eleuthère, la Commission provisoire procéda à la première réforme de la liturgie catholique-évangélique, « *en exécutant le strict minimum exigé par le décret du patriarcat de Moscou. Ces corrections furent revues ensuite par Mgr Winnaert, et présentées avec l'ancien texte à l'approbation de S. E. le Métropolitain Eleuthère.* »²⁵ Lossky justifiait l'intervention de la commission provisoire dans ce domaine en remarquant que « *la liturgie de Mgr Winnaert, quoique orthodoxe par son intention, est née dans les milieux profondément étrangers à l'orthodoxie ; elle comprit plusieurs éléments qui trahissaient des influences hétérodoxes, et, à ce titre, devaient être modifiés, mais modifiés de façon à ne pas endommager l'ensemble liturgique, la structure intérieure du texte. En ce travail délicat et si responsable le R. P. Chambault prenait part continuellement [...] Chaque remarque supposait des études spéciales poursuivies par les membres de la commission* »²⁶. Et Lossky citait un exemple de ce travail, qui a trait à la doxologie trinitaire²⁷. Dans les textes liturgiques occidentaux, la formule est : « *par Jésus-Christ, Notre Seigneur, qui vit et règne avec Dieu le Père en Unité du Saint-Esprit* ». La commission y vit une rémanence filioquiste, et chercha quelle était la formulation ancienne dans les manuscrits liturgiques du fonds latin de la Bibliothèque nationale ; il apparut que ceux-ci, qui datent pour la plupart du VIII^e, IX^e et X^e siècles, contenaient déjà la formule

²⁵ V. Lossky, « allocution prononcée en juin 1937 lors de l'installation de la Commission pour les affaires de l'orthodoxie occidentale » (manuscrit autographe, 13 p.). Ce texte a été publié sous le titre « Pour une orthodoxie occidentale. Arguments historiques » dans *Présence orthodoxe*, 1980, n° 44, p. 5-12 (cf. p. 10-11) et réédité en 1995 (*Présence orthodoxe*, 1995, n° 100, p. 6-13).

²⁶ *Ibid.*, p. 11. On sait notamment qu'ils comportaient une confession dont l'inspiration fut jugée théosophique, et des cantiques protestants ; en outre, Mgr Winnaert avait maintenu le *Credo* et le *Gloria* en latin, afin de bien montrer que l'Église catholique évangélique appartenait à l'Église universelle (Anonyme, fragment d'un ouvrage demeuré inédit, intitulé « Chap. 7 », qui comporte un exposé détaillé de l'activité du Centre Saint-Irénée de 1943 à 1947 (dactylogramme, 15 ff. ch. 109-[118], cf. p. [112] ; Pierre Geyraud a rapporté textuellement des propos tenus à ce sujet par Mgr Winnaert (*Les petites Églises de Paris*, Émile Paul, Paris, 1937, cité par J.-F. Var, « Rencontre de deux hommes : Monseigneur Winnaert et Monseigneur Jean », dans *Présence orthodoxe*, n° 152, 2008, pp. 26-43) ; enfin, si le *Credo* avait été expurgé du *filioque*, bien des formules continuaient de trahir les tendances romaines.

²⁷ V. Lossky, « allocution... » (*op. cit.* note 24), p. 11.

modifiée à la suite des décisions du concile de Tolède. Les recherches s'orientèrent alors vers les anciens sacramentaires et la bonne formule fut révélée par des textes extraits du *Missale Gallicanum*, édités dans les *Monumenta veteris liturgicae Alemannicae* par Gerbert en 1777 : « *qui vivit et regnat cum Deo Patre et Spiritu Sancto* ». Ce fut cette formule que l'on retint et que l'on traduisit.

On peut, en passant, s'étonner du choix de la source utilisée. Le *Missale Gallicanum* a été édité pour la première fois par le cardinal Tommasi en 1680, puis réédité à plusieurs reprises, notamment par Mabillon (1685) et Muratori (1718) ; il est reproduit dans la *Patrologie latine* de Migne (tome 72), avec les *Lettres* de saint Germain de Paris et les principaux textes liturgiques gallicans. En revanche, dans les *Monumenta veteris liturgicae Alemannicae*, Martin Gerbert von Hornau (1720-1793), prince-évêque de Saint-Blaise (Sankt Blasien), en Forêt-Noire, a eu en vue l'édition du *Sacramentaire* de Saint-Gall d'après le manuscrit conservé à Zurich ; il a accompagné ce texte d'une véritable mosaïque de textes liturgiques anciens, essentiellement gélasiens et ambrosiens, et très accessoirement gallicans. Les érudits ne font pas grand cas de ce travail, bien que l'auteur ait eu une grande réputation comme historien de la musique liturgique²⁸. La préférence accordée à ce document par les membres de la Confrérie tient peut-être à la juxtaposition des différents textes, facilitant les comparaisons.

Le rattachement à l'orthodoxie de la communauté de Mgr Winnaert devait, dans l'esprit de la Confrérie, permettre enfin la réalisation de son programme, c'est-à-dire l'établissement d'une Église célébrant selon le rite occidental non romain, mais il n'en fut rien. En réalité, avant même la mort de Mgr Winnaert, si l'on en croit le témoignage de Vincent Bourne, confirmé par des documents inédits émanant de la Confrérie de Saint-Photius, le P. Denis Chambault, qui était à l'origine journaliste de profession et totalement ignorant en matière de théologie orthodoxe et de liturgie, lutta de toutes ses forces pour limiter le plus possible les changements proposés par la commission provisoire. Après la mort de Mgr Winnaert, le clergé de la paroisse de l'Ascension, qui comprenait à l'époque deux prêtres, le P. Denis Chambault et le P. Guillaume Gard, refusa catégoriquement toute nouvelle intervention de la Confrérie, représentée à cet égard par le P. Eugraph Kovalevsky qui venait d'être nouvellement ordonné par le métropolite Eleuthère à la prière de

²⁸ Sur l'œuvre de Martin Gerbert von Hornau et sur les *Monumenta*, voir l'article « Martin Gerbert » de Dom Leclerc dans Cabrol et Leclerc, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, Letouzey et Ané, Paris, 1924, t. vi, col. 1036-1049.

Mgr Winnaert. Le P. Chambault tint à conserver, malgré leurs multiples imperfections, les textes qui avaient servi jusqu'alors, et engagea contre le P. Kovalevsky une lutte implacable. Dans son allocution, Lossky avait remarqué à propos de la doxologie trinitaire que « *des problèmes semblables s'élèvent à chaque instant et exigent beaucoup d'attention, de prudence, un travail continu, beaucoup d'études spéciales à faire et surtout beaucoup de patience et de sang-froid* ». C'était une invitation pressante adressée au P. Denis Chambault et à ses compagnons, mais celui-ci ne voulut jamais rien entendre, ni à cette époque ni beaucoup plus tard, et il fit tout ce qu'il put pour saboter le travail de la Confrérie de Saint-Photius, jusqu'au moment où, en janvier 1953, l'Église orthodoxe de France, qui devait tant aux efforts de la Confrérie, dut, pour assurer sa survie, abandonner le patriarcat de Moscou. Mais ceci est une autre histoire.

Aussi, en 1939, ayant constaté l'inanité de ses efforts, la Confrérie décida de reprendre les choses en main, et, en la personne de son président, Vladimir Lossky, elle s'adressa au métropolite Serge, qui lui envoya une réponse très détaillée le 25 août 1939. Dans cette lettre, le métropolite – qui allait être nommé patriarche en 1943 – insistait sur la question du rite :

« Le rite occidental que nous avons accepté devrait être considéré comme une première étape qui a été mise en oeuvre en toute hâte et qui est donc sujette à modifications sur [la] base d'expérience à venir. Par exemple, certains m'écrivent que nos fidèles de rite occidental sont confus quant à la vénération des icônes et à l'accès à la Sainte Eucharistie réservé aux seuls membres de l'Église. Il y a probablement un certain nombre de points dans les textes des offices et rites qui ont besoin d'être revus. En d'autres termes, notre version existante de la liturgie de rite occidental (les textes, rites et coutumes) ne peut pas être considérée comme étant la forme finale établie et la seule acceptable. Dès lors, si un groupe devait nous approcher et proposer sa propre forme de liturgie occidentale, une plus complète, rien ne devrait nous retenir de l'accepter. Un usage parallèle de deux versions d'offices et en particulier, de Divine Liturgie, ne serait pas contraire à la Tradition de l'Église : car dans notre Église d'Orient, à côté de la liturgie de Jean Chrysostome, les liturgies de l'apôtre Jacques et de Basile le Grand sont aussi célébrées. La seule condition serait que la nouvelle version ne soit pas une "réalisation personnelle" et serait clairement basée sur quelque authentique tradition de l'Église : gallicane ou (par exemple pour les

non-Français) quelque autre, sans exclure la romaine (avec corrections). »²⁹

Le métropolite Serge ajoutait qu'il lui paraissait souhaitable d'établir à Paris une église spéciale en plus de la paroisse actuelle occidentale (qui était la paroisse de l'Ascension). Peu importait sa désignation, « *de mission ou de la Confrérie ou encore autrement* », disait le métropolite ; « *ce qui est important, c'est que nous pourrions, dans cette église, sans incommoder les paroissiens occidentaux par de nouvelles tâches, introduire des offices occidentaux en [une] nouvelle rédaction et en même temps l'office oriental en langue française. [...] En passant, je voudrais rappeler qu'il ne faut imposer à personne le rite occidental tel qu'il nous est donné actuellement, mais en laisser la rédaction finale au choix des convertis eux-mêmes.* »

Avec ces encouragements du métropolite Serge, la Confrérie résolut d'établir auprès de la province Saint-Irénée un centre chargé d'organiser concrètement l'Église orthodoxe française et de défendre les intérêts de l'orthodoxie en Occident. Ce centre (dénommé Centre ou Comité Saint-Irénée) « *doit peu à peu réunir les éléments compétents et sûrs. Il doit devenir le lieu de la renaissance par étapes de la liturgie occidentale, de rayonnement de la théologie orthodoxe, préparant les nouveaux cadres des travailleurs de l'Église. Dans l'avenir ce centre doit devenir l'organe de construction de l'Église locale de France et de l'Europe* »³⁰. Il s'agissait, selon un rapport de la Confrérie de passer « *de la théorie canonique, comme notre section St. Léon le Pape le faisait aux débuts, à la pratique expérimentale afin de reconstituer la tradition occidentale* »³¹. Le Centre se donnait « *cinq ans de travail acharné et de prières constantes [pour parvenir] à labourer le terrain dans lequel les Occidentaux pourront semer avec nous le grain de la Divine Liturgie* »³². Une réunion de fondation eut lieu le 31 août 1939.

La Confrérie avait également pris conscience de ce qu'il lui fallait agir seule, en ne comptant ni sur la paroisse de l'Ascension, ni sur les milieux russes. Citons le rapport qui décrit les affres éprouvées par ses membres quand le Centre s'engagea dans cette grande tâche :

²⁹ Lettre du métropolite Serge de Moscou à Vladimir Lossky, août 1939, dactylogramme de la traduction, 2 pages.

³⁰ E. Kovalevsky, Bref exposé, (*op. cit.* note 12), p. 3-4.

³¹ Anonyme, « Chap. 7 », (*op. cit.* note 25), p. 110.

³² Anonyme, « Chap. 7 », (*op. cit.* note 25), p. 110.



(D.R.)

Saint Photius, icône sur bois d'Eugraph Kovalevsky

« Il lui fallait presque naître du néant, sans milieu, sans soutien, dirigeant son regard vers ceux qui devaient venir et non vers ceux qui l'entouraient. En même temps il se posait maintes questions au sujet du futur milieu [...] Comment construire une Liturgie occidentale dans un milieu occidental ? La Liturgie n'est pas seulement un fruit de recherches historiques, elle est surtout la vie même du peuple orthodoxe. Où était-il ce peuple orthodoxe occidental, dont la foule compacte et la prière ardente soutiendraient les travailleurs ? Il y avait des orthodoxes orientaux sans racine dans l'Occident et des orthodoxes occidentaux sans racine profonde dans l'orthodoxie. Les uns comme les autres attendaient d'être rééduqués afin d'être fondus ensemble. »³³

Les travaux du Centre Saint-Irénée et les premières célébrations de la liturgie selon le rite des Gaules restauré

Si, à cause de la guerre, le Centre Saint-Irénée ne put accomplir son programme aussi rapidement qu'il l'avait souhaité, il se mit cependant à l'œuvre. Tout en tournant son activité vers le soutien spirituel aux soldats orthodoxes puis, après l'armistice de 1940, vers le secours aux prisonniers de guerre, le Comité Saint-Irénée loua un local, rue Saint-Louis-en-l'Île, destiné à abriter les activités liturgiques et missionnaires du Centre, alors que le P. Eugraph était en captivité en Allemagne (rapatrié pour des raisons sanitaires, il ne revint en France qu'en octobre 1943). Selon les instructions du P. Eugraph, une chapelle fonctionnelle fut aménagée, décorée par Léonide Ouspensky – il sculpta la croix d'autel ainsi que les portes royales – qui servit à partir de juin 1944 aux célébrations de la paroisse Saint-Irénée nouvellement établie. Le local accueillit aussi un centre d'enseignement officiellement ouvert en décembre 1944 sous le nom d'Institut Saint-Denis³⁴. En même temps, sous

³³ Anonyme, « Chap. 7 », (*op. cit.* note 25), p. 111-112.

³⁴ Les statuts de la paroisse furent déposés le 3 février 1945. L'Institut Saint-Denis, qui prit la suite des conférences données par Vladimir Lossky pendant les années 1942-43, ouvrit ses portes pour des cours du soir en décembre 1944 et fut déclaré au rectorat de Paris en mars 1945 ; quelques années plus tard, pour marquer la différence entre l'évêque de Paris, qui vécut au IV^e siècle, et le saint qui vécut à Athènes au temps de saint Paul, l'orthographe de l'institut fut modifiée, et il prit le nom d'Institut Saint-Denys (voir à ce sujet M. Kovalevsky, *Orthodoxie et Occident*, *op. cit.* note 6, p. 127 en note) ; le crucifix d'autel et les portes royales sculptées par Ouspensky pour la chapelle furent par la suite transférées à l'église Saint-Irénée lorsqu'elle s'installa définitivement en octobre 1946 boulevard Auguste-Blanqui dans le vaisseau de l'église Saint-Denis, construite pour le P. Hyacinthe Loison et transférée à l'Église vieille-catholique qui l'occupa jusqu'à la fin des années 1930.

l'impulsion du P. Eugraph, les membres de la Confrérie se remettaient activement au travail relatif à la liturgie.

La restauration s'effectua par étapes. Tout en conservant provisoirement l'essentiel du rituel de Mgr Winnaert, de façon à pouvoir prier sans troubler ses anciens fidèles, non sans l'avoir corrigé sur les points qui leur paraissaient les plus contestables, les membres du Centre Saint-Irénée essayèrent d'introduire pour les principales fêtes les offices gallicans. À la nuit de Noël qui suivit l'ouverture effective du Centre liturgique – donc en 1943 – les matines de Noël furent chantées dans la chapelle du Centre, dans une version il est vrai imparfaite et abrégée (un psaume et un stichère)³⁵. Puis ce furent les offices de la Semaine sainte, auxquels Mgr Winnaert avait d'ailleurs tenté de rendre leur lustre, qui furent rétablis, en les complétant par des apports orientaux pour suppléer aux lacunes des textes occidentaux disponibles.

Pour mener ce travail à bien le Centre liturgique fit appel à l'un des membres fondateurs de la Confrérie de Saint-Photius qui avait siégé dans la première commission française, Vsevolod Palachkovsky, et qui, comme nous l'avons vu précédemment, avait recueilli avec Nicolas Ignatieff des documents relatifs à l'ancien rite des Gaules. Son rôle fut important, comme nous l'apprend le P. Eugraph qui, dans son rapport sur l'activité du Centre Saint-Irénée, mentionne la restauration de « *la Liturgie selon l'ancien rite gallican (s'appuyant, en grande partie, sur les travaux de Mr V. Palachkovsky)* »³⁶. De même, l'auteur anonyme d'un travail historique demeuré inédit présente Palachkovsky en ces termes :

« C'était à l'époque la seule personne à Paris pouvant être considérée comme compétente en matière de liturgie occidentale parmi les orthodoxes. Malgré certains désaccords que nous ne mentionnerons pas ici, le P. Eugraph l'invita à collaborer. C'est lui qui rédigea le rite de la bénédiction des eaux qui a inauguré les activités du Centre (l'Occident ne possède pas d'offices du type des « molébènes » orientaux). Il lui fut également confié le travail plus important de la reconstitution de l'antique liturgie gallicane d'après les documents qui nous restent. Le Centre Saint-Irénée était pressé de réaliser les désirs de la Commission française de 1925, de la Confrérie, de S. B. Serge et du Métropolitaine Eleuthère. L'ouvrage de V. Palachkovsky, avec quelques modifications sans importance, servit de base au texte de la Liturgie gallicane qui fut dite, pour la première fois, le 28 juin [1944], jour de saint Irénée, en

³⁵ Anonyme, « Chap. 7 », (*op. cit.* note 25), p. 112.

³⁶ E. Kovalevsky, « Bref exposé... » (*op. cit.* note 12), p. 3.

présence du clergé oriental et occidental. En comparant ce texte à celui du P. Guettée, nous devons reconnaître qu'un très grand progrès a été fait dans la reconstitution de la Liturgie traditionnelle qui exprime si bien l'esprit de la France orthodoxe. »³⁷

Si la documentation dont nous disposons ne permet pas de déterminer quelle fut la part exacte de Vsevolod Sergueïevitch Palachkovsky dans la reconstitution du rite des Gaules, il est certain qu'il était des plus qualifiés, comme l'attestent ses nombreuses publications sur l'histoire de l'Église, la théologie et la liturgie³⁸. Né à Saint-Petersbourg en 1904, il était licencié en théologie de l'Institut Saint-Serge, et par la suite il devint prêtre ; élève à l'École pratique des hautes études, il soutint en 1962 sa thèse sous la direction de Grabar, dont il suivait l'enseignement depuis plusieurs années. Il fut attaché à la Bibliothèque nationale, ce qui lui facilitait le travail de recherche sur les manuscrits liturgiques.

C'est donc le mercredi 28 juin 1944, au moment où les regards des Français se portaient sur les combats menés en Normandie pour leur libération, que la liturgie selon l'ancien rite gallican put être célébrée pour la première fois dans la toute nouvelle paroisse Saint-Irénée. Le P. Eugraph a laissé un récit émouvant de cette célébration :

« Il y a exactement douze ans, en 1944, nous autorisant de la bénédiction et des encouragements de feu [le] Patriarche Serge, nous osâmes passer de la discussion théorique à la réalisation pratique en célébrant pour la première fois l'ancien rite des Gaules, après mille ans de suspension, le jour de la fête de saint Irénée. L'instigateur de cette réalisation se posait alors avec anxiété la question suivante : Est-il effectivement possible de ressusciter une tradition antique interrompue ? N'y a-t-il pas là grand danger ? Cette restauration ne sonnera-t-elle point faux, ne paraîtra-t-elle pas artificielle, telle l'introduction d'un instru-

³⁷ Anonyme, « Chap 7 », (*op. cit.* note 25), p. 114-115.

³⁸ Pour s'en tenir à la liturgie, on citera : « La scission dogmatique du IV^e siècle et son influence sur la formation des liturgies locales », dans Charles Diehl, Rodolphe Guiland (éd.), *Actes du VI^e Congrès International d'Études Byzantines : Paris, 27 juillet - 2 août 1948*. Paris, Comité français des études byzantines, 1950 [1951], p. 23-26 ; « La pénitence dans le cycle diurne de la liturgie byzantine », dans Collectif, *Liturgie et rémission des péchés*, CLV-Edizioni Liturgiche, Rome, 1975, p.197-209 ; « S. Théodore le Confesseur et l'office choral », *Studia patristica*, 1975, 13 : 387-290 ; « Les pneumatika des antiphones graduelles », dans Collectif, *Le Saint-Esprit dans la liturgie*, CLV-Edizioni Liturgiche, Rome, 1977, p.141-148 ; « L'économie du salut dans l'office divin byzantin », dans *Ephemerides Liturgicae*, 1980, 94 (n°4-5) : 311-322 ; « L'économie du salut selon la Bible et les poèmes liturgiques, dans la célébration de l'office », dans A. M. Triacca, *L'économie du salut dans la liturgie*, CLV-Edizioni Liturgiche, Rome, 1982, p.157-168.

ment désuet dans un orchestre moderne ? Certes, nous avons déjà pour nous appuyer la magnifique expérience orthodoxe du début du siècle, la lutte contre la scolastique et le retour à la pensée patristique, la renaissance de l'iconographie avec sa bataille contre l'imagerie populaire infiltrée dans nos églises, le dépassement du moralisme par la recherche d'une vie ascétique et spirituelle renouvelée des Pères du Désert. Ce mouvement portait en lui la possibilité d'un retour aux sources et comportait un élan dynamique dirigé vers l'avenir. Cependant, jusque-là, la restauration complète d'un rite n'avait pas été expérimentée. Il ne s'agissait pas d'une simple tentative procédant d'un esprit de sage tolérance et "d'uniatisme", se contentant d'accepter un rite occidental qui ne contredirait pas l'essentiel dogmatique de l'Église orthodoxe ; non, nous tentions la résurrection d'une tradition éteinte, ou plutôt disparue de la vie de l'Église. Et la réponse nous fut donnée sur le champ. Les fidèles, ainsi que certaines personnalités présentes de la tradition ecclésiastique et sensibles aux résonances authentiques, tous ceux en somme qui participèrent à cette première célébration de la messe gallicane, ressentirent sa véracité, sa solidité, sa conformité au rite ancestral. Ce n'était ni la photographie, ni la retouche pâlie du passé, mais une résurrection. Il semblait que les tombeaux s'ouvraient, que les Germain, les Césaire, les Martin, les Hilaire, suivis de leurs innombrables fidèles anonymes des premiers siècles, se levaient pour participer à "l'œuvre en commun" de la liturgie. Date et expérience inoubliables. Bien entendu, maints détails restaient à corriger ; les spécialistes devaient apporter leur concours, donner des précisions, émettre des opinions qui seraient étudiées dans le travail ultérieur. Mais l'ensemble était formé et se tenait debout, comme l'Israël de la Vision d'Ézéchiel. »³⁹

La liturgie gallicane restaurée fut de nouveau célébrée en 1945. À Noël 1945, le P. Eugraph fit appel pour la célébration à un jeune prêtre grec intéressé par l'orthodoxie occidentale, le P. Ambroise Fontrier (1917-1992), afin de pouvoir diriger lui-même le chœur. Cette célébration fut un moment très fort dans la vie des fidèles et les assistants catholiques qui y furent conviés – tels le philosophe Jean Hyppolite et son épouse – furent vivement impressionnés. En novembre 1945, Maxime Kovalevsky, qui avait été l'un des membres fondateurs de la Confrérie, passionné par la musique, compositeur, et chef de chœur à la paroisse orientale, accepta de prendre en charge l'établissement des chants litur-

³⁹ E. Kovalevsky, *La sainte messe selon l'ancien rite des Gaules*, Paris, Éd. Saint-Irénée, 1956, p. 25 [reproduit dans Mgr Jean de Saint-Denis, « Commentaire de la sainte messe selon l'ancien rite des Gaules » (1956), dans *Documents...*, op. cit. note 19, p. 8].

giques avec l'aide de Michel Zimine : « *Il s'agissait d'adapter à la langue française des mélodies composées pour le latin, créer l'harmonisation de certains chants, enseigner au peuple français la pratique du chant traditionnel* »⁴⁰. Son intervention fut décisive pour que reprenne véritablement vie une liturgie qui risquait autrement de demeurer une reconstitution archéologique sans portée spirituelle.

Si l'essentiel était ainsi accompli, la tâche était cependant loin d'être terminée. La création de l'Institut Saint-Denis permit de la poursuivre dans de bonnes conditions, car à côté des cours de liturgie orientale assurés par V. Iljine (1891-1974), un enseignement de liturgie occidentale y fut dispensé en 1944-45 par Dom Lambert Beauduin (1873-1960), qui promit en outre de communiquer le texte exact de la liturgie parisienne du VIII^e siècle⁴¹. Ce fut ensuite Palachkovsky qui assura cet enseignement, mais il fut mêlé à des contestations dirigées contre le P. Kovalevsky qui, avec l'appui du Conseil de l'Institut, malgré l'avis contraire de Lossky, l'écarta en 1948⁴². Cet éloignement fut temporaire : en effet, on le voit figurer de nouveau en 1951 et 1953 parmi les professeurs de l'Institut Saint-Denis, où il enseignait la liturgie. L'archimandrite Alexis van der Mensbrugge (1899-1980), éminent spécialiste des études liturgiques, devenu par la suite archevêque de Düsseldorf, fut recruté en 1946, avec la qualité d'inspecteur de l'Institut, et travailla activement sur le sujet jusqu'en 1950⁴³.

D'autres spécialistes donnèrent occasionnellement des conférences. Quant au P. Eugraph Kovalevsky, il garda volontairement le silence pendant toute cette période d'élaboration de la liturgie⁴⁴. Nous ne

⁴⁰ E. Kovalevsky, « Bref exposé... » (*op. cit.* note 12), p. 4 ; Anonyme, « Chap 7 », (*op. cit.* note 25), p. 118.

⁴¹ Sur Iljine, voir P. Kovalevsky, « In memoriam Wladimir Iliine », dans *Présence orthodoxe*, 1975, n° 28, p. 77-78 ; sur Dom Beauduin, voir D. O. Rousseau, « Dom Lambert Beauduin (1873-1960) », dans *Irenikon*, 1960, 33 (1) : 3-28, port., bibliog.

⁴² Compte rendu du Conseil de l'Institut, séance du 6 décembre 1948.

⁴³ Les modifications apportées par le P. Alexis furent nombreuses. Parmi les principales, on signalera l'introduction de la « petite entrée », la suppression du « petit canon médiéval » et la reconstitution de la « grande entrée », la reprise de l'ecténie après l'évangile (Anonyme, « Chap 7 », (*op. cit.* note 25), p. [116]) ; sur Alexis van der Mensbrugge, voir *Présence orthodoxe*, 1980, n° 47, p. 52) ; le P. Alexis finit par élaborer une reconstitution complète de la liturgie, qui fut célébrée le Jeudi saint de 1947 (La Sainte Rencontre, *op. cit.* note 9, p. 4), mais, peu satisfaisante, son emploi ne fut pas recommandé par les commissions liturgiques qui l'examinèrent.

⁴⁴ Citons le « Chap 7 » (*op. cit.* note 25, p. [118]) : « Soulignons que le programme fixé par la Confrérie n'a pas été complètement exécuté et que le Chef de la Section saint Irénée

possédons pas le texte de la liturgie célébré le 28 juin 1944 ; le plus ancien document retrouvé, non daté, est identique au texte qui figure dans l'ouvrage du P. Eugraph sur la liturgie, à l'exception, ça et là, de quelques menues corrections stylistiques et de l'addition dans l'anamnèse, discutée dans cet ouvrage, de l'expression « *Nous qui sommes à toi, nous t'offrons ce qui est à toi* », empruntée à la liturgie de saint Jean Chrysostome.⁴⁵ Mais si le P. Eugraph ne s'est pas mis en avant, il n'est pas douteux qu'il a beaucoup travaillé pour l'amélioration du texte, qui fut approuvé, autour des années 1951-52, par une commission liturgique auprès de la Mission orthodoxe française, comprenant, avec le P. Kovalevsky, le P. Grégoire de Loof et le P. Gabriel Bornand ainsi que Maxime Kovalevsky et Jean Vigna. Il est évident que la contribution personnelle du P. Eugraph aux travaux liturgiques accomplis par la Confrérie de Saint-Photius et le Centre Saint-Irénée dont il était l'animateur infatigable a été fort importante, et sa connaissance approfondie des questions liturgiques est attestée par la publication ultérieure de deux ouvrages importants, trop injustement ignorés par certains spécialistes contemporains, sur le canon eucharistique et sur la liturgie selon l'ancien rite des Gaules⁴⁶.

Conclusion

Au terme de cette étude, nous pouvons faire nôtre la conclusion de l'auteur anonyme du texte manuscrit intitulé « Chap. 7 » : « *Un exposé spécial eût été nécessaire pour préciser le chemin parcouru. Mais le coup d'œil superficiel que nous venons de donner nous amène à la conclusion suivante : les forces compétentes, bien que rares, ont été utilisées jusqu'au bout pour le bien de l'Église. Le travail a été exécuté par ceux qui, réellement, savaient de quoi ils parlaient, enracinés dans l'Orthodoxie, et pouvant défendre leurs positions devant les hétérodoxes comme devant leurs confrères. Ce serait erroné de dire que le travail est achevé. Il ne fait que commencer. Mais, même si le plan conçu pour ces*

ne s'est pas encore exprimé personnellement, désirant au préalable laisser une pleine liberté aux collaborateurs de cette grande œuvre. »

⁴⁵ E. Kovalevsky, *La sainte Messe*, (op. cit. note 39), p. 79 ; la version initiale était simplement : « *Nous Te présentons cette offrande immaculée, ce culte raisonnable, ce sacrifice non sanglant [...]* » (« La Divine Liturgie selon Saint Germain de Paris (dite aussi la Sainte Messe selon l'ancien rite gallican) », dactylogramme, 17 pp.)

⁴⁶ E. Kovalevsky, *La sainte messe*, (op. cit. note 39) ; *Le Canon eucharistique de l'ancien rite des Gaules*, Paris, Ed. Saint-Irénée, 1957.

quatre années n'a pas été rempli, un grand pas en avant est fait. Nous sommes loin de la triste période où les questions liturgiques étaient tranchées par des colonels russes et des dames pieuses, quand les néophytes ou les clercs ignorants dictaient leur volonté et se croyaient en droit de modifier les décisions de l'Exarque, d'annuler les propositions faites par la Confrérie ou par le P. Eugraph, de déshonorer le Patriarcat de Moscou dans la grande œuvre de l'Orthodoxie occidentale. Si la liturgie occidentale actuellement en usage n'est pas parfaite, elle porte du moins le cachet d'une œuvre sérieuse. »⁴⁷

De tels propos n'ont rien que de conforme à ce que nous a révélé notre étude. La Confrérie de Saint-Photius s'était proposé d'œuvrer non pas à l'importation d'un produit oriental, quelque précieux qu'il fût aux yeux mêmes des confrères, mais bien à la restauration d'une véritable orthodoxie occidentale, entée sur les surgeons qui, en dépit des efforts du centralisme romain, n'avaient cessé de repousser de siècle en siècle à partir du vieux tronc chrétien autochtone que les Carolingiens avaient tenté de supprimer. Pour cela, il lui fallut lutter sur deux fronts : d'une part, elle dut déjouer les embûches de ceux qui, jadis collaborateurs de Mgr Louis-Irénée Winnaert, n'adhéraient que superficiellement à ses vues, et, sous prétexte de fidélité envers la mémoire du prélat disparu, se refusaient à s'inspirer de sa pensée pour édifier dans sa plénitude une Église authentiquement orthodoxe, projet qu'ils jugeaient chimérique ; d'autre part, elle eut à lutter contre les compatriotes chassés de Russie, qui pendant longtemps – et pour beaucoup jusqu'à notre époque – se sont considérés comme des exilés à Babylone. Les confrères ont éprouvé d'énormes difficultés à leur expliquer, sans pour autant les convaincre, qu'en France ils se trouvaient sur une vieille terre chrétienne toute disposée à accepter l'orthodoxie, pourvu qu'on veuille l'aider et non lui imposer des coutumes étrangères. Le soutien du patriarche Serge lui fut précieux, mais, après sa mort, le patriarcat de Moscou ne sut pas agir efficacement pour continuer l'œuvre entreprise, et ceci, joint aux difficultés nées de la guerre, entraîna finalement des dissensions entre les confrères et provoqua la dissolution de la Confrérie en novembre 1950.

La Confrérie a été victime du succès de ses entreprises : vivant de leur vie propre, la paroisse Saint-Irénée, l'Institut Saint-Denys, puis les paroisses en province, tout comme la liturgie selon saint Germain, échappèrent petit à petit à l'influence des confrères qui, dans leur majorité, demeurant russes avant tout, tendaient à se désintéresser de

⁴⁷ Anonyme, « Chap 7 », (*op. cit.* note 25), p. [117].

l'orthodoxie occidentale. Cette désaffection pèsera lourd, trois ans plus tard, sur le destin de l'Église orthodoxe de France.

Pourtant, le résultat était là : grâce à l'action menée par la Confrérie de Saint-Photius, le groupe animé par Mgr Winnaert avait survécu aux difficultés, s'était doté d'une constitution⁴⁸ avait ouvert des paroisses, célébrait une liturgie occidentale, et disposait d'un centre d'enseignement supérieur, l'Institut Saint-Denys.

Pour parvenir à ce résultat, les confrères n'avaient ménagé ni leur temps, ni leur peine. Notre étude a tenté de mettre en lumière les efforts qu'ils ont accomplis, notamment sur le plan liturgique. Sans vouloir le moins du monde minimiser le rôle moteur que le P. Eugraph Kovalevsky a joué après la mort de Mgr Winnaert dans l'enracinement réussi de la petite communauté orpheline au sein de l'orthodoxie, il convient de souligner que ce fut un travail d'équipe, conciliaire pour ainsi dire, qui mobilisa toute la Confrérie – en tout cas toute la province Saint-Irénée – qu'il s'agisse de théologie avec Lossky, d'iconographie avec Ouspensky et Krug, de liturgie avec Palachkovsky, de musique liturgique avec Maxime Kovalevsky. D'autres confrères ont sans doute participé à cette action ; leurs noms ne nous sont pas parvenus dans l'état actuel de notre documentation. Ce n'est peut être pas tout à fait un hasard. Il faut y voir un témoignage de leur modestie, et c'était sans aucun doute conforme à leur idéal de service au profit de l'Église : comme l'avait dit Lossky en 1937 en installant la commission provisoire : « *Je ne dis rien des autres membres de la commission provisoire, car ce sont des frères de saint Irénée : servir la cause de l'orthodoxie occidentale est leur devoir* »⁴⁹.

⁴⁸ Les statuts de l'Église orthodoxe de France furent déposés en août 1948 à la Préfecture de police de Paris, avec l'accord de la plupart des responsables orthodoxes résidant en France, afin de procurer un cadre juridique permettant la représentation efficace des intérêts de l'orthodoxie dans notre pays.

⁴⁹ V. Lossky, "Allocution..." (*op. cit.* note 24), p. 10.

La restauration, ou restitution, du canon eucharistique de l'ancienne liturgie du rite des Gaules

Évêque Germain de Saint-Denis

CETTE œuvre est celle d'une nuée de témoins à travers les siècles. En bénissant la mémoire de Mgr Jean et de Maxime Kovalevsky son frère, les nouveaux Cyrille et Méthode contemporains, je vous recommande de lire sur le sujet qui nous préoccupe les deux études magistrales de l'archiprêtre Eugraph Kovalevsky (recteur de l'Institut Saint-Denis), futur évêque Jean :

1. *La sainte messe selon l'ancien rite des Gaules.*
2. *Le Canon eucharistique de l'ancien rite des Gaules.*

Pour nous, en ce moment, isolons « le Canon ».

Mgr Jean (l'archiprêtre Eugraph Kovalevsky) – appelons-le ainsi – décrit sa méthode de travail à la page 119 de l'étude sur la restauration du canon :

« Nous avons tâché d'étudier ce rite dans le contexte universel et selon son caractère local, nous penchant sur les phrases puis sur les mots. Nous l'avons exposé, enfin, à la lumière théologique. »

« Les deux conditions qui font une liturgie authentique sont l'orthodoxie de son enseignement et l'antiquité de son origine. Le canon eucharistique de l'ancien rite des Gaules répond pleinement à ces deux exigences. Ni œuvre de novateur, ni « montage » archéologique ! Ceux qui le célèbrent et ceux qui le vivent actuellement ressentent son unité traditionnelle. Il semble qu'il n'ait jamais été interrompu, mais qu'il s'écoule sur ou sous le sol de France depuis les premiers siècles. »

Notez le bien : il parle de ceux qui le « célèbrent ». L'évêque Jean ne mena durant sa vie aucune étude qui ne dut aboutir à l'usage. Il n'avait pas d'option « intellectuelle solitaire », étant disciple de saint Denys qui dit : *« L'Incarnation du Verbe supprime la Vie qui ne s'incarne pas. »*

Ajoutons à l'actif des restaurateurs du rite (pas seulement du canon) un précepte de l'historien russe V. V. Bolotoff, le plus grand historien orthodoxe de l'Église au XIX^e siècle, qui dans son *Cours d'histoire de l'Église primitive* (Saint-Pétersbourg, 1908), définit la science orthodoxe par « la loyauté historique ». La loyauté fut une vertu des Kovalovsky à l'exemple de leur rattachement à Moscou dès l'issue de la révolution qui consacrait le pouvoir soviétique (« *Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi s'il ne t'était donné d'en haut* », Jean 19, 11 ; « *Car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent sont instituées par lui* », Romains 13, 1).

Sur ces fondements – « la méthode », dont on a vu la déclaration, et la « loyauté historique » – on s'est avancé en posant et répondant à deux questions : Pourquoi cette restitution ? Comment cette restitution ?

Pourquoi ?

Nous y avons déjà un peu répondu dans notre introduction. Mais précisons : dans l'œuvre de restauration de l'Église d'Occident, Église qui est née au I^{er} siècle et a vécu jusqu'au IX^e siècle, la question du rite s'est posée.

Après recherches et enquêtes de toutes natures entre les années 1930 et 1945 – recherches historiques, questions aux contemporains : fidèles, patriarches, instituts, Églises... – la réponse est venue, ainsi synthétisée : « *Il convient de restaurer l'ancienne liturgie locale : le rite des Gaules, ou liturgie gallicane !* » et 98% des personnes interrogées se prononcèrent pour ce rite.

On se mit au travail. Mgr Jean, la section Saint-Irénée de la Confrérie Saint-Photius, Alexis van der Mensbrugge etc., et il apparut que les documents très nombreux dont on disposait, en particulier les lettres de Saint-Germain conservées à Autun, ne communiquent pas le canon ou prière eucharistique de ce rite – bien que ces sources en transmettent l'*ordo*.

Ceci est d'ailleurs normal car le canon « aux paroles sacrées » – il s'agit de la mystagogie parfaite d'une liturgie, que saint-Germain appelle le *mysterium* – ne se transmet qu'oralement, comme le soulignent les Pères antiques et en particulier saint Cyrille de Jérusalem et saint Augustin. Alors il fallut travailler à la *restitution* du canon au sein de l'œuvre générale de la *restauration* du rite.

Ceci ajouta à la recherche et à la découverte historique du canon la nécessité d'œuvre « pastorale », c'est-à-dire de s'essayer à discerner le caractère de l'ancienne Église des Gaules et de son peuple, et la manière

de mettre en application le rite pour le temps actuel pour l'Église de France. Cette dernière remarque est de Maxime Kovalevsky qui travailla à la célébration du rite dans la mise en chant : œuvre indispensable et géniale accomplie sur la base de la même méthodologie indiquée plus haut, et faite en vue de passer de l'étude à la réalisation, de la logique à la vie.

Comment a-t-on procédé ?

1. Par la recherche de données. On en trouve en abondance et d'excellente qualité aussi bien pour le dialogue que pour la préface, le *sanctus*, le mémorial, l'offrande, l'épiclese et la post-épiclese qui sont les parties principales de ce qui est nommé le « canon universel » d'où se sont détachés et distingués les « canons locaux ». Et, à l'école des auteurs qui avaient déjà travaillé à la même œuvre au cours des siècles – en particulier le prêtre oratorien Pierre Le Brun (1777), le P. Wladimir Guettée (1874), Mgr Louis Duchesne (1925) – on aborda les documents à la lumière d'un premier critère : « l'antiquité » reconnue des textes. Ajoutons que le choix de s'aider de liturgistes éminents, les trois cités précédemment, s'appuie sur le précepte du Deutéronome (17, 6) : « *Un fait ne pourra s'établir que sur la déposition de deux ou trois témoins* » ; ici trois témoins, trois siècles. Ces témoins, actifs dans ce travail, ont restitué le canon – chacun pour son compte et à son époque – en examinant trois sources qui sont attachées à la même tradition :

- les sources gallicanes ;
- les sources gallicanes et mozarabes (Gaules, Espagne et Bretagne) ;
- les sources gallicanes et celtiques (livres bretons et irlandais).

Chez Mgr Duchesne, l'originalité est de donner place dans ses travaux sur le rite gallican à l'influence milanaise (citation page 7 : « *Milan, ville royale, fut pour l'Occident et particulièrement pour la France, la Bretagne et l'Espagne, le centre, la métropole morale. Les conflits canoniques et liturgiques sont réglés non à Rome mais à Milan.* »). Il y a « échanges » et non imposition car, à cette époque, aucune capitale n'imposait son rite aux provinces.

D'autres matériaux, non utilisés mais connus par les précédents, se trouvent chez Alcuin (diacre à York vers 735) ou chez Cassandre (à la Renaissance).

2. Au sein de ces textes nombreux il fallut faire des choix et discerner. Mgr Jean et ses collaborateurs se reposèrent, pour cela, sur *deux critères* donnés par un concile d'Afrique (Milève au V^e siècle) ; que dit

ce concile ? « *On ne récitera dans l'Église que les prières, les oraisons, les messes, les préfaces, les recommandations, les impositions des mains, qui auront été composées par des personnes habiles ou approuvées par un concile, dans la crainte qu'il ne s'y rencontre quelque chose qui soit contre la foi [critère dogmatique], ou qui ait été rédigé avec ignorance et sans goût [critère de beauté]* ».

Il s'ensuit une classification des variantes : celles du propre et celles qui se rapportent à l'évolution historique avec, dans le propre, deux sous-groupes : les prières mobiles et les prières de rechange.

On découvre dans ces propres – prières d'un jour spécifique de l'année – un caractère spécifique des liturgies gallicanes, mozarabes et celtiques : une « mobilité extrême » qui fait preuve d'un esprit traditionnel ! À titre d'exemple il y a 35 parties variables dans la liturgie des Gaules !

Le travail pour surmonter les variabilités historiques locales ou d'importation dura dix années.

On donne cet exemple : en se référant à ce qui est local et aux importations (milanaises ou syriennes) on trouve sept formules pour l'institution :

- « Ceci est mon Corps » ;
- « Ceci est mon Corps rompu pour vous » ;
- « Ceci est mon Corps rompu pour vous et pour un grand nombre » ;
- « Ceci est mon Corps rompu pour vous en rémission des péchés » ;
- « Ceci est mon Corps rompu pour vous et pour un grand nombre en rémission des péchés » ;
- « Ceci est mon Corps rompu pour vous en rémission des péchés et la vie éternelle » ;
- « Ceci est mon Corps rompu pour vous et pour un grand nombre en rémission des péchés et la vie éternelle ».

Laquelle adopter ? On s'est alors référé à un autre critère : le triple principe du concile de Vaison en 529 qui demande d'examiner « l'universel, le provincial et le local » et, s'il y a conflit, le local doit céder la place à l'universel.

3. Après avoir manié tout ce matériau sous l'autorité du respect de l'antiquité et des critères (on en a vu quatre), il a fallu poser la question de la « structure du canon ». On amena d'abord le regard sur la structure universelle de « l'anaphore », le canon, car la question dépasse les faits historiques et les documents (certes tout en en tenant compte). Il s'agit en

effet de la « vision idéale » du mystère eucharistique, question à la fois réaliste, c'est-à-dire selon la méthode de Platon, et nominaliste, c'est-à-dire selon la méthode d'Aristote. On le fit en y appliquant, non pas l'intuition ni les méthodes universitaires mais la « discrétion » (comme le recommande l'appréciation de saint Jean Cassien), qui devint d'ailleurs le sens de la « mesure » en France).

Ceci permit de découvrir que la structure du canon de l'ancien rite des Gaules appartient à cette structure universelle, tandis que le rite romain, lui, s'en éloigne et forme un cas à part.

Appuyé en cela sur les études de Baumstark, de Dom Cabrol et de Bishop, appuyé aussi sur cette discrétion et sur l'expérience de la célébration des liturgies de l'Orient, de Rome... à l'exemple du saint archevêque Jean de San Francisco, l'évêque Jean put écrire :

« *La Prière Eucharistique de l'ancien rite des Gaules est un "spécimen racé" de l'anaphore universelle – il est donc universel et occidental – et supérieur au Canon romain même si ce dernier est traditionnel, sacré et vénérable mais non universel ! Source de disputes !* »

On note, par exemple, qu'il n'y a pas d'épiclese dans le rite romain. Pourquoi ? On peut émettre une hypothèse : l'Esprit Saint y a mis une faiblesse pour l'obliger à être complété par les autres rites.

Ainsi, les termes, les sources, le discernement dans les sources et la structure, tels sont les chapitres des études du travail accompli pour proposer un canon restitué.

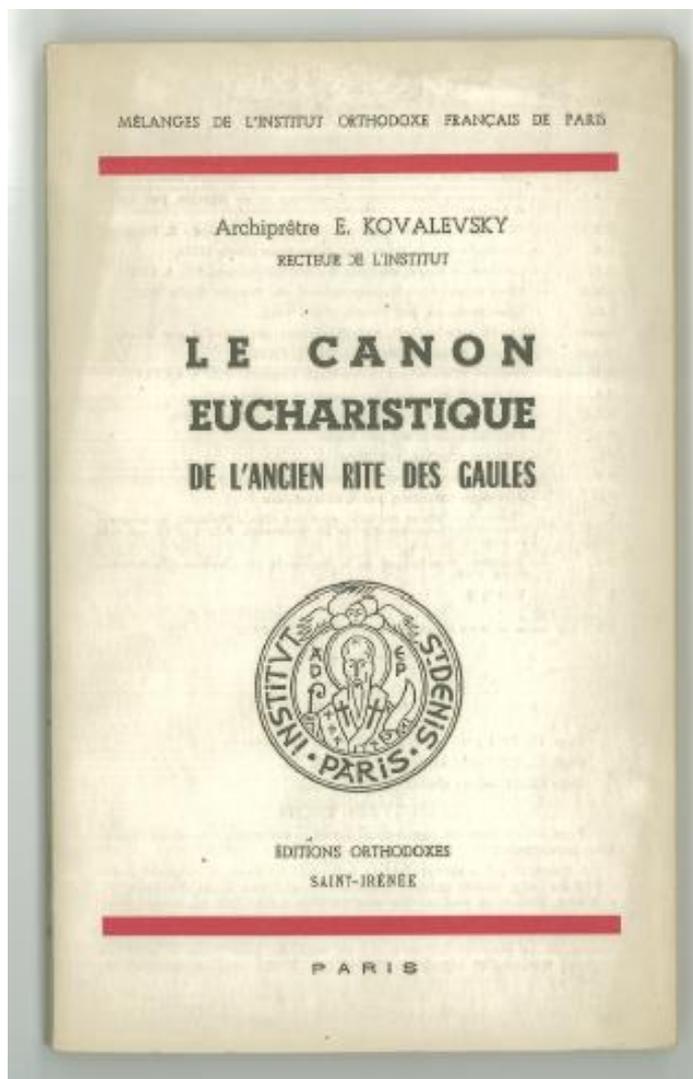
On passe alors à deux phases : le texte ; la célébration.

Résultat

« La présentation du texte du mystère eucharistique (ou canon) de l'ancien rite des Gaules, tel qu'il est célébré actuellement (depuis 1945) ».

Comment se présente ce texte ? En 12 parties : le dialogue, la préface (*immolatio*), sanctus, post-sanctus, institution, anamnèse, offrande, épiclese, post-épiclese, bénédiction des éléments, doxologie, Amen clôtural. C'est-à-dire douze têtes de chapitre.

Chaque chapitre est proposé, compte tenu, on l'a vu, du contexte universel et selon le caractère local, phrase par phrase, mot par mot, exposé à la lumière théologique. Il y a ici, dans ce travail, l'union des sciences théologique, liturgique et historique, travail accompli à l'ombre de la Sainte Trinité.



Couverture de l'édition de 1957.

Donnons en exemple, au 5^e chapitre, la présentation de ces paroles de l'institution ¹ :

« *RENDANT GRÂCES...*

« *Rendant grâces est l'affirmation eucharistique, joyeuse du mystère du Corps rompu, livré aux mains des méchants et du Sang répandu sur la croix pour les péchés du monde. C'est le chant de louanges montant du Golgotha. Intenable opposition.*

« *La douleur jusqu'à la mort et la joie se soudent inséparablement dans la Sainte Cène, comme deux cordes noires de douleur et rouges de joie formant un nœud que nul ne peut délier. Cette contradiction éclate dans le chant chrétien : "le tombeau du Christ est la chambre nuptiale, resplendissante" ; "la croix, l'arbre de vie" ; "le Corps meurtri, la nourriture délectable" ; "le Sang du Crucifié, le breuvage de délices" et notre rite des Gaules nomme souvent l'Agneau immolé pour nous : "l'Eucharistie".*

« *Impossible réalité. Impensable sacrement. Stupéfiante unité qui dépasse notre entendement logique, psychologique et spirituel. Même les anges sont effrayés. Et pourtant, cette union salvatrice est le cœur battant du Canon de la Messe. Il anéantit d'un seul coup toutes les conceptions humaines et nous place brutalement dans un monde inconnu.*

« *Un des répons du Vendredi Saint pose cette question sur les lèvres de la Vierge : "Voyant son Agneau traîné vers l'immolation, Marie, consumée de douleur, se lamente : Où vas-Tu, mon enfant ? Pour qui accomplis-Tu cette rude course ? Dois-je T'accompagner ou T'attendre ? Dis-moi un mot, ô Verbe. Ne passe pas en silence. Y aura-t-il à Cana une autre noce ? Vas-Tu refaire pour eux du vin avec de l'eau ? Réponds à celle qui T'engendra étant vierge. Tu es mon fils et mon Dieu." Noces de Cana, Chemin de la Croix, Mystère Eucharistique.*

« *À part les constitutions apostoliques et les Douze Apôtres, toutes les liturgies en accord avec l'Écriture Sainte disent : "rendant grâces". La seule différence réside dans : "rendant grâces" ou "Te rendant grâces". Le De Sacramentis, saint Basile, saint Jean Chrysostome, les rites arménien, syrien et copte [disant]: "rendant grâces", le romain : "Te rendant grâces". Notre rite a suivi S² et la majorité. »*

¹ *Le Canon eucharistique de l'ancien rite des Gaules*, p. 57-58.

² Dans cet ouvrage « S » est donné par l'auteur comme sigle pour « Source des canons eucharistiques des rites d'Occident, se trouvant dans le *De Sacramentis* de saint Ambroise », dans *P.L.*, tome XVI, col. 436 et 443 (N.D.L.R.).

Le *De Sacramentis* est un document de base pour tous les rites d'Occident; il donne *in extenso* la partie du canon contenant l'institution et le mémorial du patriarcat de Milan de l'époque de saint Ambroise.

Conclusion

Donnons-la en présentant la page 119 du livre *Le Canon eucharistique de l'ancien rite des Gaules* :

« Nous espérons avoir montré à nos lecteurs le bien-fondé des douze parties du Canon de l'ancien rite des Gaules : le dialogue, la préface [Immolatio], le sanctus, le post-sanctus, l'institution, l'anamnèse, l'offrande, l'épiclese, la post-épiclese, la bénédiction des éléments, la doxologie, l'amen clôtural.

« Nous avons tâché d'étudier ce rite dans le contexte universel et selon son caractère local, nous penchant sur les phrases, puis, sur les mots. Nous l'avons exposé, enfin, à la lumière théologique.

« Les deux conditions qui font une liturgie authentique sont l'orthodoxie de son enseignement et l'antiquité de son origine. Le canon eucharistique de l'ancien rite des Gaules répond pleinement à ces deux exigences. Ni œuvre de novateur, ni « montage » archéologique ! Ceux qui le célèbrent et ceux qui le vivent actuellement, ressentent son unité traditionnelle. Il semble qu'il n'ait jamais été interrompu, mais qu'il s'écoule sur ou sous le sol de France depuis les premiers siècles.

« En terminant, remercions la nuée de prédécesseurs et de collaborateurs qui l'ont préservé et travaillé à sa restauration. Sans leur efficace apport, nous ne serions pas parvenu au terme de nos peines. Leurs noms sont gravés dans nos diptyques. "Dieu Tout-Puissant, Jésus, ordonne que leurs noms soient inscrits dans le livre de vie..."

« Que le Seigneur accepte notre labeur "comme il a reçu les offrandes de nos pères", et qu'Il daigne procurer la grâce incréée à tous les fidèles qui participent et qui participeront au "Mystère eucharistique" célébré selon l'ancien rite des Gaules.

.....Achévé le jour de la fête de Saint Basile. »

« Achévé le jour de la fête de saint Basile » ! Il a plu à Dieu que son serviteur l'évêque Jean, ce liturgiste et liturge éminent – *praxis et theoria* – soit liturge dans la vie jusqu'à la fin comme le Christ son maître. Souvenez-vous des sept paroles sur la croix. Il naquit au ciel, ou remit l'esprit, le vendredi 30 janvier 1970 à 15 heures en disant : « *la main de Dieu est sur moi* » (témoignage d'Annick de Souzenelle).

Aperçu sur les travaux récents relatifs aux liturgies occidentales non romaines

Prêtre Patrick Bernardin

DONNER un premier aperçu sur les travaux récents relatifs aux liturgies occidentales non romaines, c'est d'abord souligner ce qui distingue les études liturgiques d'hier de celles d'aujourd'hui.

1. Ce qui distingue les études liturgiques d'hier de celles d'aujourd'hui

À l'époque où l'évêque Jean a accompli l'essentiel de son œuvre de restauration, les études liturgiques étaient pour l'essentiel l'apanage des seuls ecclésiastiques qui œuvraient dans le cadre d'institutions catholiques ou protestantes.

Aujourd'hui non seulement les laïcs sont présents, mais les études liturgiques ne sont plus réservées aux institutions dépendantes d'Églises comme autrefois, l'université est largement présente.

De même on peut relever que ce type d'études n'est plus l'apanage des seuls liturgistes ou considérés comme tels, les historiens de différentes disciplines interviennent désormais dans le champ des études liturgiques, qu'accompagnent un croisement des savoirs et un dialogue entre eux : histoire, philologie, mythologie, anthropologie, etc.

Les méthodes de recherche et d'analyse

J'en citerai deux.

La première : le P. Louis Bouyer est à l'origine des études dites aujourd'hui de « théologie eucharistique » en ayant fait passer la théologie sur l'eucharistie à la théologie eucharistique proprement dite. La théologie eucharistique initiée par le P. Louis Bouyer est une théologie qui procède de la prière eucharistique elle-même au lieu de venir du dehors. Elle a pour particularité d'interroger directement et pour elle-même

la prière d'action de grâce, l'anaphore, en remontant à ses sources les plus anciennes à travers les textes historiques, à l'aide d'instruments comme l'histoire des textes ou des religions, la typologie, la philologie, etc.

Chaque élément composant l'anaphore est étudié pour lui-même sans être dissocié du tout dont il fait partie, la prière eucharistique, qui constitue en elle-même un véritable véhicule de doctrine.

La deuxième : Anton Baumstark est le père d'une méthode d'analyse destinée à l'étude historique des liturgies chrétiennes, dite de liturgie comparée, méthode qui utilise de manière rigoureuse la comparaison des rites liturgiques entre eux. De cette méthode, Baumstark a dégagé un certain nombre de principes, et en particulier ce que les spécialistes nomment les dix lois du développement et de l'évolution liturgique. Aujourd'hui cette méthode est utilisée fructueusement pour étudier les origines de l'eucharistie chrétienne par comparaison avec la liturgie juive.

Anton Baumstark, puis Paul Bradshaw à sa suite, ont fait valoir que ce sont bien les lois de l'évolution de la liturgie qui ont transformé le rite du repas juif en liturgie eucharistique chrétienne.

Longtemps les textes les plus anciens comme la *Didaché* ont été étudiés à partir de conceptions théologiques postérieures sur l'eucharistie chrétienne. L'intérêt des travaux de recherches actuels est d'établir de façon irréfutable que la fonction consécra-toire relève de l'anaphore dans sa totalité. Que l'anaphore, l'action de grâce chrétienne, est un tout où tout se tient, à l'instar de la *beraka* juive – l'action de grâces –, de l'invocation initiale à l'anamnèse des œuvres de Dieu, jusqu'à la supplication finale afin que Dieu intervienne.

Ce qu'il faut bien comprendre, pour le judaïsme, « *ce n'est pas la prière qui sanctifie le repas, mais c'est le repas lui-même en tant qu'expression du don divin de la terre qui a une sacralité telle qu'il appelle la présence de la prière. Tout repas, en tant que tel, provient du don divin, tout repas doit être célébré dans la prière, l'action de grâces* » (Enrico Mazza, *L'action eucharistique*), et donc l'eucharistie, qui est le repas du Seigneur, don divin, où Dieu Lui-même se donne en nourriture pour communiquer aux hommes la vie divine,

Dans la mesure où la prière eucharistique tout entière est consécra-toire, cela relativise tant l'importance attribuée aux paroles de l'institution que le rôle de l'épiclèse consécra-toire.

Les études liturgiques aujourd'hui

Les études liturgiques sont aujourd'hui principalement de trois types : théologique, pastoral et historique. Chacun de ces domaines ayant sa méthode propre.

Toutefois ce sont les études de type historique, qui, outre leur richesse, mettent à notre disposition des connaissances actualisées en ce qui concerne les liturgies occidentales non romaines.

Connaissances qui, aujourd'hui, pour ceux qui veulent s'intéresser à la restauration du rite ancien des Gaules, dans l'esprit de l'évêque Jean, permettent de mieux comprendre l'origine des rites afin d'en éclairer la véritable signification et en déterminer, soit la transcendance, soit au contraire, leur dépendance à l'égard des contextes de cultures aujourd'hui tombées en désuétude.

Un rite doit répondre au minimum aux deux exigences suivantes :

– rendre compte par son évolution du développement dogmatique de la liturgie ;

– par notre participation et notre compréhension à son accomplissement, nous permettre d'appartenir dans le temps et dans l'espace à la tradition ininterrompue et vivante de l'Église.

Les approches des études liturgiques contemporaines, en particulier celles des liturgistes catholiques, ne sont plus commandées aujourd'hui par la fascination qu'exerçait autrefois le rite romain et qui faisait étudier les autres rites occidentaux non pour eux-mêmes mais avec pour but d'exalter les seuls usages romains.

Globalement, on peut dire que les études liturgiques sont devenues plus objectives, sauf chez les orthodoxes qui, souligne Robert Taft, « *nourrissent trop souvent une vision étroite des choses du fait qu'ils n'étudient rien d'autre qu'eux-mêmes* », alors que les spécialistes occidentaux des liturgies orientales ont, eux, dépassé une certaine vision romantique et idéalisée des liturgies d'Orient, en particulier de la liturgie byzantine, qui a longtemps prévalu chez ces spécialistes.

L'enseignement traditionnel a longtemps parlé d'un âge d'or de la liturgie patristique en l'opposant aux difficultés que rencontre le christianisme contemporain. Aujourd'hui, les études d'histoire montrent que cet âge d'or n'a pas existé, ni en Orient ni en Occident, sinon de manière fantasmée, et que certains problèmes actuels, comme le déclin de la communion fréquente, se rencontrent déjà dès le IV^e siècle.

2. Le mouvement liturgique initié par Dom Lambert Beauduin

Ce mouvement fut et demeure encore aujourd'hui essentiellement un mouvement de retour aux sources. Ce mouvement est né en 1909 au sein de l'Église catholique romaine, à Malines en Belgique, à l'initiative de Dom Lambert Beauduin, moine de l'abbaye bénédictine Reine du Ciel, du Mont-César (au Nord de Louvain), fondation de l'abbaye de Maredsous en 1899.

Dom Lambert Beauduin amena à collaborer à ce projet les meilleurs spécialistes ; caractéristique qui cent ans après perdure. Avec eux il créa les « Semaines liturgiques » dont les travaux aboutiront à la création de revues et de collections prestigieuses (toutes publiées aux Éditions du Cerf) : « Questions liturgiques et paroissiales », « Lex Orandi », « Rites et symboles », « La Maison-Dieu », pour les plus connues d'entre elles. Le mouvement liturgique donnera également naissance au Centre pastoral de liturgie (CPL) et au très connu Institut supérieur de liturgie de l'Institut catholique de Paris (ISL).

Le mouvement liturgique bénéficia et collabora à d'autres mouvements de retour aux sources, en particulier à celui des études patristiques initié par les jésuites de Fourvière et qui eut comme premier directeur le [futur] cardinal Jean Daniélou, spécialiste du judéo-christianisme.

Le mouvement liturgique joua également un rôle important dans la préparation et la constitution conciliaire sur la liturgie lors de la préparation du concile Vatican II, en particulier avec le P. Louis Bouyer qui défendait, contre les progressistes et les traditionalistes, une troisième voie qui passait pour lui par la réintégration de la tradition vivante de l'Église.

Pourquoi parler de ce mouvement qui semble appartenir plus au passé qu'au présent ?

Premièrement, parce que ce mouvement a croisé la route de la Confrérie Saint-Photius et de l'évêque Jean, et certains des membres de ce mouvement se lièrent d'amitié avec lui. Et si le mouvement liturgique catholique fut inspiré de ses contacts avec l'orthodoxie de l'émigration russe, on peut penser que les travaux et les recherches entrepris à l'initiative de ce mouvement n'ont pas pu être ignorés de l'évêque Jean et sans incidence sur ses propres travaux de recherches et leur mise en pratique.

Deuxièmement parce qu'aujourd'hui la connaissance et l'étude de la liturgie en général et des liturgies occidentales en particulier impose de connaître les travaux produits par les chercheurs apparentés à ce mouve-

ment, tant ceux d'hier, tels que : Mgr Louis Duchesne, célèbre par son ouvrage *Origines du culte chrétien* (Mgr Duchesne a rendu à la théologie sacramentaire du XX^e siècle le concept antique d'initiation chrétienne) ; le P. Joseph Jungmann avec son monumental *Missarum Solemnia*, étude critique de la liturgie romaine, étude qui a pesé sur toutes les recherches historiques liturgiques postérieures ; Anton Baumstark, père des études de liturgie comparée ; le P. Daniélou, fondateur de la collection *Sources chrétiennes*, qui a produit de nombreuses études sur le judéo-christianisme, la typologie et la symbolique liturgique ; le P. Louis Bouyer, pour la compréhension des mystères et l'héritage judéo-chrétien ; le P. Robert Amiet, son ouvrage maître est une étude monumentale de la veillée pascale dans l'Église latine ; le P. Henri-Irénée Dalmais pour ses travaux sur la patristique ; le P. Pierre-Marie Gy, pour ses nombreux travaux liturgiques sur l'histoire et la théologie de la liturgie, il a réintroduit la liturgie dans l'histoire ; le P. Aldabert Hamman pour les rituels anciens ; Dom Bernard Botte pour ses travaux sur la tradition apostolique et la liturgie romaine ; Dom Bernard Capelle pour ses études sur le sanctoral ; l'abbé Aimé-Georges Martimort dont l'œuvre est immense, il a dirigé entre autre les travaux de synthèse à la suite du concile Vatican II ; l'abbé Antoine Chavasse pour ses études sur les sacramentaires.

Mais également ceux qui aujourd'hui œuvrent dans l'esprit de ce mouvement de retour aux sources : Paul de Clerck pour ses études sur la prière et l'épiclese dans les liturgies latines ; Robert F. Taft, spécialiste du monde byzantin, qui a beaucoup travaillé sur les dyptiques et les intercessions ; Enrico Mazza pour ses études sur l'anaphore et sur l'eucharistie ; Paul Bradshaw pour ses études de liturgie comparée ; Eric Palazzo, historien, spécialiste de la liturgie au Moyen Âge, a produit de nombreuses études restituant la liturgie dans les sociétés médiévales ; Matthieu Smyth, historien de la liturgie, a produit de nombreux travaux sur la prière en Gaule et dans l'Occident non romain ; Philippe Bernard, historien du haut Moyen Âge, auteur de nombreux travaux liturgiques sur la liturgie ancienne des Gaules, sur la liturgie romano-franque et le chant liturgique. Je serais désolé d'oublier le P. Michel Mendez [évêque Grégoire], qui a produit un bon ouvrage de synthèse sur le rite ancien des Gaules et sa restauration.

Ce ne sont que quelques noms parmi beaucoup d'autres, ainsi qu'une présentation plus que sommaire de leurs nombreux travaux¹.

¹ Une courte bibliographie figure en fin d'article ; pour une bibliographie plus étendue, consulter P. Bernardin, *Commentaire historico-liturgique sur la messe en général* (2003),

3. Quel est l'intérêt de ces études liturgiques ?

Je vais essayer d'en montrer l'intérêt à l'aide de deux exemples.

Le premier porte sur l'intelligence de la liturgie : les liturgistes parlent d'intelligence de la liturgie pour rendre compte du fait que la liturgie eucharistique ne relève pas de la pensée, du discours, pas plus qu'elle ne s'adresse à la raison ou à l'intellect, mais relève de l'agir en s'adressant, mystère de foi, à l'homme tout entier, appréhendé dans le milieu et le temps où il vit.

Le monde change, l'Histoire en témoigne. Aujourd'hui nous sommes confrontés à une accélération avec laquelle ces changements se sont opérés ces dernières décennies. Plus on remonte dans le passé plus ces changements s'opéraient graduellement. Les générations qui se succédaient avaient une communauté de vie et de pensée avec les générations qui les précédaient, leur mode de vie était comparable. Elles avaient la même représentation du monde. Elles étaient contemporaines à la fois dans l'espace et dans le temps.

Or, en tout au plus 60 ans, soit tout juste trois générations, nous sommes passés d'une société agraire à une société industrielle puis post-industrielle, passage qui a rendu caduc, incompréhensible pour l'homme d'aujourd'hui nombre d'usages, de rites et de coutumes liturgiques qui nous viennent du Moyen Âge et qui pour le monde rural des années 40 du XX^e siècle avaient encore du sens, étaient encore vivants. Mais comme l'exprimait par un raccourci un peu brutal un anthropologue : « *Ce monde a vécu et a disparu* ».

« *Dans une culture marquée par le christianisme du berceau à la tombe – dit Jean Évenou, professeur de liturgie –, les rites ont trouvé écho jusque dans les gestes de la vie quotidienne [...] Les rites agraires ont été christianisés par les processions et les bénédictions. Tout cela a traversé les siècles, mais nous l'avons vu disparaître de notre horizon d'Occident avec le monde agraire et l'univers sacré, où ces pratiques avaient trouvé un terrain de floraison.* » (*Esprit et Vie*, n° 21, mai 1992).

accessible en ligne sur le site [Samuel.bernardin.free.fr/texte/commentaire_lit.pdf](http://samuel.bernardin.free.fr/texte/commentaire_lit.pdf). Il peut être intéressant de savoir que des sujets importants, en lien avec la liturgie et les sacrements, et qui ont fait l'objet d'un grand nombre d'articles et de contributions comme le mariage en général, le mariage des clercs en particulier, n'ont jamais fait l'objet d'études de fond portant sur de longues périodes de la fin de l'antiquité tardive ou du début de l'époque mérovingienne au XIII^e siècle.

L'intelligence de la liturgie nous impose de prendre conscience de ce changement qui fait que les hommes d'aujourd'hui ont une représentation de Dieu et du salut en Christ qui n'est plus celle des hommes qui ont vu naître ces usages et ces rites. Il y a intelligence de la liturgie lorsque l'annonce de la Bonne Nouvelle du Royaume est en résonance avec la société et la culture des hommes où elle est annoncée, en leur étant ni étrangère, ni exotique, tout en préservant la sacralité et le mystère liturgique.

Prenons le cas des Rogations. Le fondement de ce type de rites repose sur le besoin de l'homme de se concilier Dieu contre les intempéries et les calamités naturelles. Ce rite s'est développé au sein de sociétés agraires, en cours d'évangélisation, dépourvues de toutes technologies, sans aucun recours devant l'adversité, où la perte d'une récolte pouvait condamner à mourir de faim ou à perdre sa liberté en étant obligé de se vendre pour espérer survivre. Des épidémies comme la variole ou la peste pouvaient décimer jusqu'à 80 % de la population d'un territoire. Toutes ces calamités créaient la terreur et ne pouvaient être comprises qu'en termes de punition divine : « *Est-ce nous qui avons péché ou nos parents ?* » (Jn 9, 2).

Aujourd'hui, épidémies et calamités reçoivent une explication naturelle, scientifique, donnant à nos contemporains l'illusion de maîtriser leur environnement. N'étant plus soumis directement aux rythmes de la nature, en raison de l'évolution des sciences et des technologies, ils ont plus ou moins perdu conscience de ces rythmes, ce qui affaiblit chez eux le recours à Dieu, ne laissant subsister le plus souvent que le fond de superstition inhérent à l'humanité.

À l'origine, les Rogations ont été instituées pour implorer la cessation d'une calamité momentanée, il semblerait donc logique et pastoral, aujourd'hui, de ne plus les lier obligatoirement à un moment fixe de l'année, mais plutôt d'y avoir recours ponctuellement en cas de vraie nécessité lorsque le travail et la vie même de l'homme sont en danger.

La prière de demande présente dans les Rogations, et qui transcende les sociétés et les cultures, peut servir de base de réflexion à toute initiative. Les catastrophes naturelles ne manquent pas de nos jours : pluies continuelles provoquant de dramatiques inondations, tempêtes et chutes de neige exceptionnelles paralysant la circulation et l'économie, provoquant des coupures d'électricité. Toutes ces catastrophes ont des conséquences dramatiques, affectent les esprits et créent une émotion commune et un besoin de solidarité.

L'auteur anonyme de l'*Épître à Diognète*, rédigée à la fin du II^e siècle, nous rappelle que « *Les chrétiens sont au monde ce que l'âme*

est au corps » ajoutant « *si noble est le poste que Dieu leur a assigné qu'il ne leur est pas permis de le désertier* » (VI, 1 et 10). Ce devoir de solidarité nous fait obligation de prier et de supplier le Seigneur Dieu quand le malheur frappe nos concitoyens.

Le deuxième exemple porte sur la variabilité des textes liturgiques. Ce qui caractérise plus particulièrement l'Occident est le principe de variabilité. Les rites occidentaux à partir d'un schéma très défini, d'une structure ferme, autorisent une grande variabilité d'un certain nombre d'éléments qui composent leur structure. Ce principe a été favorisé par la célébration quotidienne de la messe qui, en Orient, restera essentiellement festive et dominicale, bien que la messe quotidienne n'ait pas toujours été ignorée de l'Orient, de même que la variabilité qui existe encore mais de façon beaucoup plus limitée. Ainsi, les rites occidentaux en viendront à leur apogée à comporter des formulaires propres non seulement pour chaque dimanche et pour chaque fête, mais plusieurs formulaires pour chaque dimanche et pour chaque fête.

Les études liturgiques contemporaines montrent que le principe d'extrême variabilité, propre encore aujourd'hui à l'Église romaine et à notre Église, qui en a adopté les usages par héritage historique, a fini par régresser dans toutes les Églises orthodoxes pour se limiter à une semi-variabilité, voire à une semi-fixité en ce qui concerne les formulaires anaphoriques.

Cet abandon de l'extrême variabilité des formulaires à une semi-variabilité s'est effectué afin de faire place à ce que l'on nomme le principe de répétition, principe qui est, selon le liturgiste Robert Taft, l'essence du comportement rituel, car trop de variété finit par être l'ennemi de toute participation populaire, les fidèles ne pouvant mémoriser des textes qui ne reviennent parfois qu'une fois l'an. Un texte chassant l'autre.

Le principe d'extrême variabilité amène nécessairement nombre de textes des propres à être qualitativement médiocres, à rester au niveau de l'anecdotique, alors que la fonction première des textes liturgiques est de participer à la formation des fidèles. *La liturgie est un lieu théologique.*

Les études liturgiques récentes, consacrées à la théologie des prières eucharistiques des liturgies des anciennes Églises des Gaules et des Espagnes, mettent en évidence les spécificités de leurs prières eucharistiques. Si elles conservent un certain archaïsme, en n'entrant pas dans le débat des querelles christologiques ou trinitaires du IV^e siècle, c'est essentiellement parce qu'elles se situent à la périphérie du monde civilisé de l'époque. Elles se concentrent et mettent l'accent sur l'œuvre du Mes-

sie : sur la mission et la médiation du Fils unique, Christ, Seigneur, Sauveur et Souverain Roi, dans l'histoire du salut, qui est envoyé par le Père pour sauver les hommes, et sur l'effusion de l'Esprit, en montrant bien que l'action de grâces, qui se développe de la préface au post-sanctus inclus, les récapitule en une seule action de salut effectuée par le Père pour communiquer aux hommes la vie divine et la condition de fils de Dieu.

Elles participent donc pleinement de l'universalité, et certains propres hispano-gothiques peuvent rivaliser avec les grandes anaphores orientales.

Toutes s'adressent, comme dans les formulaires des grandes prières eucharistiques de l'Orient orthodoxe, au Père par la médiation du Fils, bien que, dans la période tardive, les liturgistes notent une tendance de certains formulaires à réorienter la prière eucharistique du Père vers le Fils. Ce que l'Orient connaît également, l'exemple le plus connu est l'anaphore des moines de Scété, attribuée à Grégoire de Nazianze, toute entière adressée au Fils.

Un grand nombre d'historiens de la liturgie ont mis en évidence la relation qui existe, à la fois dans les termes et dans le contenu, entre l'action de grâces des prières eucharistiques, particulièrement au niveau des préfaces et la confession de foi, le *Credo*.

Préface liturgique et confession de foi apparaissant comme deux formes parallèles de la prière communautaire d'action de grâces, ayant leur place dans l'eucharistie, d'une part, et dans le baptême, de l'autre.

Cette mise en évidence permet de comprendre pourquoi la prière eucharistique des Églises de l'Orient orthodoxe est restée centrée sur l'œuvre du Messie, baptême et chrismation n'ayant jamais été séparés de l'eucharistie et de leur dimension eschatologique comme en Occident.

Une autre particularité des prières eucharistiques des liturgies occidentales non romaines est le développement de la préface qui finira par se structurer suivant le même schéma, dès lors que le canon du rite romain se sera imposé partout en Occident, détachant la préface, l'isolant du canon.

La partie introductive devient une reconnaissance stéréotypée de la louange due au Père par le Christ, Notre Seigneur : « *Il est digne et juste...* ».

La partie centrale demeure la seule partie véritablement variable de la préface, celle où autrefois était amplement développée l'histoire du salut, prolongée dans le post-sanctus. Dans les rites occidentaux non romains, préface et post-sanctus sont intimement liés dans une seule et même action de grâce.

Le canon romain fera disparaître le post-sanctus, prière de transition propre aux rites occidentaux non romains, au profit de prières semi-fixes, puisque le canon romain possède sa propre unité interne, unité complètement étrangère à celles des Gaules et des Espagnes, puisqu'il intègre les mémoires des vivants et des défunts à l'intérieur de la prière eucharistique comme les anaphores alexandrines.

Cette partie variable détachée et isolée finira par négliger complètement le thème de l'économie du salut, œuvre du Messie, s'éloignant de plus en plus de l'universalité, glorifiant Dieu en s'appuyant presque essentiellement sur des thèmes particuliers.

La préface deviendra à terme, dans le sens le plus réducteur, un prologue et de moins en moins une proclamation en se concentrant uniquement sur la fête du jour, à l'instar d'autres prières de la messe, telle la collecte initiale de la liturgie dont, pour elle, c'est le rôle. Le développement du sanctoral amplifiera le problème.

La dernière partie, qui est une introduction au sanctus, évoluera également vers des formules stéréotypées.

Il suffit d'ouvrir un missel romain antérieur à 1969 pour s'en rendre compte : le rite romain, dans la période tardive, compte 450 préfaces ; le rite ambrosien en compte 600 ; le seul sacramentaire léonien, 257.

Le P. Louis Bouyer, parlant de la prière eucharistique en Occident dans sa période tardive, dit : « *L'originalité n'y consiste plus guère qu'en des variations plus ou moins heureuses sur des thèmes déjà rencontrés, quand elle n'est pas négative. De fait, ce qui domine cette énorme production, c'est une tendance à enfouir, sinon à désintégrer déjà les thèmes primitifs et fondamentaux de l'Eucharistie sous des variations parasites. La tradition qui tente de s'y prolonger y avoue qu'elle ne se possède plus elle-même que très imparfaitement. Quand elle ne s'est pas figée, elle ne tend plus qu'à se dissoudre* » (dans *Eucharistie, théologie et spiritualité de la prière eucharistique*).

Tout laisse à penser que si le rite des Gaules avait de façon autonome poursuivi sa carrière, il aurait selon les lois de l'évolution liturgique abandonné tout naturellement nombre de textes variables, fixant et canonisant le meilleur des textes proposés.

Les textes que nous utilisons sont certes vénérables, mais c'est insuffisant ; on peut pour la majorité d'entre eux leur appliquer l'analyse du P. Louis Bouyer. Ils ne sont souvent que des paraphrases des lectures, des collectes ou des préfaces aux fidèles de la fête du jour.

Alors que ce qui caractérise la prière eucharistique des Églises anciennes des Gaules et des Espagnes est qu'elle est tout entière, à travers

les différents éléments qui la composent et qui forment un tout, une action de grâces adressée à Dieu le Père pour la création et la rédemption accordée dans son Fils, et qui de l'invocation initiale à l'*amen* final compose une seule et unique action de grâces au Père pour les innombrables merveilles accomplies par son Fils unique en vue du salut du monde et des hommes.

Un des grands enseignements de l'évêque Jean est qu'une liturgie particulière, locale, ne doit pas trop s'éloigner des usages universels ; dans son étude sur *le Canon eucharistique de l'ancien rite des Gaules* (note n° 120), l'évêque Jean rejoint l'analyse du P. Louis Bouyer ; je cite : « *Dans la littérature préfaciale d'Occident, l'essentiel – la création et la rédemption – disparaît parfois, au profit de sujets secondaires. Ce n'est donc pas la variabilité des préfaces qui doit être révisée, mais les mystères tombés dans l'oubli être repris.* »

Les rites sont avec l'Écriture sainte des lieux théologiques où les fidèles peuvent asseoir leur foi. C'est pourquoi il est important de veiller de toujours revenir à la simplicité des rites, c'est ainsi qu'on peut retrouver l'esprit de la tradition antique ; ce qui s'est accumulé aux cours des siècles ne doit pas faire obstacle à « l'intelligence de la liturgie ». D'où la nécessité de s'interroger et d'interroger les rites.

Ainsi, à la question « pour nous, quel est l'intérêt de ces études liturgiques ? », la réponse dépend du regard et de l'approche que nous aurons de ces études.

Nous pouvons, à l'instar du monde byzantin, n'étudier que nous-mêmes, et nous installer douillettement dans la satisfaction et la conviction de disposer par héritage d'une certaine supériorité liturgique en refusant tout questionnement, nous interdisant toute critique et considérer ces études seulement comme de simples et stimulants sujets d'études qui ne nous concernent pas directement.

Ou aborder ces études l'esprit ouvert, en ayant conscience que le temps a passé, que les circonstances qui ont présidé à certains choix liturgiques lors de l'œuvre de restauration du rite ancien des Gaules ont changé, et qu'il est, aujourd'hui, parfaitement légitime et sain, intellectuellement, de s'interroger, d'avoir une réflexion critique sur les usages et sur les rites dont nous vivons, en se demandant ce que ces études liturgiques nous apprennent au sujet de nous-mêmes.

Cette option implique, toutefois, de traiter ces études liturgiques sans *a priori*, avec l'intention de répertorier les critiques positives et la résolution de les utiliser *ad experimentum*.

De très nombreux travaux ont été depuis publiés, mettant à notre disposition une masse énorme d'informations. Être disciple en esprit de l'évêque Jean, c'est refuser le formalisme et la momification, et avoir le courage de mettre en expérience les derniers acquis de la science liturgique et patristique comme lui-même en son temps l'a fait.

Pour illustrer ma démonstration et conclure, j'aurais pu vous parler des travaux réalisés par les Églises protestantes francophones suisses au sein du mouvement « Église et liturgie » ou ceux du monastère de Taizé, mais j'ai choisi de prendre l'exemple de l'Église catholique d'Espagne.

Les réformes engagées par le concile Vatican II ne sont pas entrées dans le cœur du peuple chrétien d'Espagne, pour reprendre une expression d'un prélat espagnol, au sens ou de nombreux catholiques espagnols ont mal vécu les changements imposés, les percevant comme absolus. Ils ont créé une rupture et donné le sentiment qu'ils avaient été réalisés plus par pur goût du changement par rapport à un passé perçu comme dépassé par les auteurs de ces changements.

À l'initiative de son primat, le cardinal archevêque de Tolède, Mgr González Martín, décédé en 2004, l'Église catholique d'Espagne a choisi de se retourner vers ses propres traditions. À cet effet, une commission fut constituée en 1982, rassemblant les meilleurs spécialistes qui travaillèrent à cette œuvre de restauration touchant l'ensemble de la liturgie hispano-gothique durant plus de neuf ans.

Ils ont eu le courage de regarder leur propre liturgie, de faire le tri entre ce qui était incompréhensible pour l'intelligence des hommes d'aujourd'hui, entre le particulier et l'universel, ce qui appartient à l'histoire et ce qui relève de la tradition ininterrompue. Les sacrements ont été débarrassés des scories de l'Histoire. L'Église d'Espagne a même rétabli le lectionnaire ancien en usage, le *Liber comicus*, retravaillé et établi sur deux ans.

En conclusion le rite hispano-gothique a été nettoyé afin de le rendre vivant, et ne pas être ridicule pour l'homme contemporain, l'Église s'adressant à tous les hommes.

Si bien que cet énorme travail d'investigation et de restauration des anciens rites des Espagnes ne peut en aucun cas scandaliser un historien scrupuleux des textes, et le fidèle peu instruit des choses liturgiques est chez lui. Le rite hispano-gothique est aujourd'hui, renouvelé, restauré, les livres officiels ont été publiés ; le premier volume du missel hispano-gothique est sorti en 1992. Et surtout ce rite peut de nouveau être célébré officiellement dans tous les lieux d'Espagne qui le requièrent.

Mon propos ne vise pas à remettre en cause le travail considérable accompli autrefois principalement par l'évêque Jean et son frère Maxime, et dont nous vivons, mais à vous inviter à prendre conscience que la liturgie étant un organisme vivant il est souhaitable aujourd'hui d'accomplir une relecture de ce travail à la lumière des connaissances actuelles. Car ce qui pouvait apparaître alors parfait au moment d'un travail intense et théorique, s'est effectué sans l'appui d'une expérience maintenant acquise.

Il convient d'être conscient que les circonstances qui ont présidé à certains choix ont changé, que nous ne vivons plus dans un monde déterminé sociologiquement par le christianisme, mais que nous sommes dans une situation comparable à celle qu'a connue l'Église autrefois, à l'époque préconstantinienne.

Le Christ est vivant hier, aujourd'hui et demain, nous enseigne saint Paul (He 13, 8), l'Esprit qui informe la liturgie aussi. Préparer l'avenir de notre Église est un devoir, car nous ne sommes qu'usufruitiers de cette œuvre liturgique. Le travail que nous ne ferons pas, d'autres que nous l'accompliront.

BIBLIOGRAPHIE

- R. AMIET, *La veillée pascale dans l'Église latine. I. Le rite romain*. Cerf, Paris, 1999.
- A. BAUMSTARK, *Liturgie comparée*. Chevetogne, 1953.
- P. BERNARD, *Du chant romain au chant grégorien*. Cerf, Paris, 1996.
- P. BERNARD, *Transitions liturgiques en Gaule carolingienne*. Hora decima, Paris, 2008.
- L. BOUYER, *Le mystère pascal*, Cerf, Paris, 1967 ; *Eucharistie*, Desclée de Brouwer, Paris, 1990.
- P. BRADSHAW, *La liturgie chrétienne et ses origines*, Cerf, Paris, 1999.
- A. CHAVASSE, *Textes liturgiques de Rome. Le cycle liturgique*. Paris, Cerf, 1997.
- J. DANIELOU, *Bible et liturgie. La théologie biblique des sacrements et des fêtes d'après les Pères de l'Église*. Paris, 1951.
- L. DUCHESNE, *Origine du culte chrétien. Étude sur la liturgie latine avant Charlemagne*, De Boccard, Paris, 1925 (1^{re} éd., 1889).
- J. ÉVENOU, « Liturgie et unité culturelle de l'Europe », dans *Esprit et vie*, 1992, n° 21, p. 290-298.

P.-M. GY, *La liturgie dans l'histoire*, Cerf, Paris, 1990.

A. HAMMAN, *Prières des premiers chrétiens*. Paris, Fayard, 1952 ; *L'eucharistie*. Paris, Desclées de Brouwer, 1981.

J. JUNGSMANN, *Missarum Solemnia*. Paris, Aubier, 1953, 3 vol.

E. MAZZA, *The origins of the Eucharistic Prayer*. Collegeville, 1995 ; *L'action eucharistique. Origine, développement, interprétation*. Paris, Cerf, 1999.

M. MENDEZ, *La messe de l'ancien rite des Gaules. Origine et restauration*. Paris, L'Harmattan, 2008.

E. PALAZZO, *Liturgie et société au Moyen Âge*, Aubier, Paris, 2000.

M. SMYTH, *La liturgie oubliée. La prière eucharistique en Gaule antique et dans l'Occident non romain*, Cerf, Paris, 2003 ; *Ante altaria. Les rites antiques de la messe dominicale en Gaule, en Espagne et en Italie du Nord*, Cerf, Paris, 2007.

R. F. TAFT, *Le rite byzantin*. Cerf, Paris, 1996.

Témoignage sur les célébrations liturgiques de l'évêque Jean

Geoffroy de Souzenelle

Invité à donner son témoignage sur les célébrations liturgiques de l'évêque Jean, lors de la Sixième Journée Kovalevsky, Geoffroy de Souzenelle, qui fit la connaissance du P. Eugraph dans un camp de prisonniers, pendant la guerre de 1939-1945, a évoqué ses souvenirs sur les conférences consacrées à « l'art barbare », données au camp par le « petit père », ainsi que sur les liturgies célébrées, parfois furtivement, dans des baraques, puis il a fait revivre les années d'après-guerre au cours desquelles le vieux rite des Gaules restauré a repris chair. Nous donnons ci-après de larges extraits de ce vivant témoignage.

ON peut peut-être remonter l'histoire et évoquer l'aventure – pas d'un jeune homme mais d'un homme jeune, parce que je n'étais plus un jeune homme – un homme jeune qui découvre dans le fond d'un stalag de prisonniers de guerre un homme étrange, pas très grand, avec le visage émacié et à la fois un regard profond, et gai, un rire tonitruant et une culture immense. Immédiatement, je suis séduit par cet homme, qui s'avère après renseignement être un prêtre orthodoxe et que tout le monde appelle « le p'tit père ». Ce petit père se trouve dans une baraque des infirmiers, parce que à l'époque il est encore apatride, et avec la courtoisie bien française, bien de chez nous, de la III^e République, le gouvernement de l'époque n'avait pas hésité à mobiliser les apatrides. [...]

Or, je suis séduit par cet homme et par son immense culture, c'est d'abord ça qui m'a attiré. Si bien que nous nouons une réelle amitié, comme on en nouait dans le fond des camps ; et un beau jour... je savais qu'il était prêtre orthodoxe, donc, mais nous ne parlions jamais de religion parce qu'à l'époque j'étais un peu plus qu'agnostique, je frôlais l'antireligieux. Il faisait des conférences sur l'art barbare ; c'était d'une

érudition extraordinaire parce qu'il parlait de l'art dans toutes les régions du monde et les comparait avec l'art religieux aussi bien pris dans le monde hébraïque, que le monde oriental, grec, etc. et alors c'était éblouissant. Mais quand il abordait le monde chrétien, dans ses conversations avec moi, je l'arrêtais net et lui disais : « *Fous-moi la paix avec ça... ton Jésus et ton christianisme, pfffft...* », parce que j'ai envoyé balader tout ça à 17 ans en faisant ma philosophie, je trouvais que ça ne tenait pas debout. Et pendant quinze ans je fis toute une quête dans les religions orientales, dans l'hindouisme, le bouddhisme, le soufisme, etc. Et puis un jour il me dit : « *J'ai une place dans la baraque des pompiers, alors est-ce que tu veux y venir parce que je célèbre un culte, et je t'invite à chanter ?* » (rires dans la salle). Incroyable. Alors je commence à lui dire : « *Mais, je n'ai jamais chanté* » ; il me répond : « *Tu verras, c'est très simple, c'est très facile* ». Et il avait racolé en plus de moi deux ou trois bonshommes de mon genre, pas du tout religieux, et pas du tout prêts à vivre une liturgie. Et me voilà dans cette baraque des pompiers, et quelque chose commence à me frapper, c'est la ferveur et la concentration de ce prêtre bizarre mais qui, là, prenait une autre envergure ; on entrait dans un monde qu'on ne pouvait que respecter. D'ailleurs après, excusez-moi, on s'est retrouvés trois ou quatre copains, on est allé s'en jeter une derrière la cravate et on s'est tous dit les uns aux autres : « *Au moins, lui, il croit* » (rires). Alors pendant cette célébration, il m'avait donné un texte du « Notre Père », que j'avais complètement oublié, et pendant deux ou trois minutes il m'avait fait répéter le « Notre Père » byzantin, celui que les paroisses russes chantaient, qui est très très simple, c'est très facile, c'est sur deux notes ou trois notes à certains moments, c'est d'une simplicité incroyable, et à quatre voix ça revêt une beauté extraordinaire.

Alors il avait fait répéter également un autre, qui était prêt à chanter, et lui avait dit : « *Voilà, chante ton Notre Père !* » (rires). J'ai bien chanté, quand même, parce que ça me ramenait dans des horizons, dans un contexte qui était loin derrière moi, et ça n'a pas enlevé ma sympathie vis-à-vis du petit père, ça l'a renforcée. Et après j'ai cherché son contact, parce que de toute façon son contact était enrichissant et vivifiant. Tous ceux qui l'ont approché vous le confirmeront, on était vivifié par sa présence.

Donc nous gardons contact, et c'est avec plaisir que je suis revenu participer à des célébrations dans des coins de baraque où il trouvait moyen de s'isoler pour célébrer. Et puis j'ai la chance d'être libéré très vite, fin 41 ; je me retrouve non pas libéré mais mis en congé de captivité, avec obligation d'aller signer au commandement tous les mois [...].

Quand je suis parti, le petit père me donne des adresses et me dit : « *Voilà, tu vas voir Mme Winnaert..., tu vas voir mon frère Maxime...* », il me donne leurs adresses et, en arrivant à Paris, parmi les premières préoccupations, je vais voir Mme Winnaert et Maxime. Alors, Mme Winnaert a commencé par m'agacer (rires) parce qu'elle « bouffait du boche » toutes les cinq minutes... bon, c'était excusable une fois mais tout le temps, quand même, c'était un peu lourd. Après j'ai compris beaucoup de choses quand j'ai vu tout ce qu'elle avait fait pour l'Église, que j'ai appris d'où elle venait, comment elle se dévouait depuis des années pour la bonne cause. Et puis je vais voir Maxime, tout ravi, parce que je me dis : des Russes, oh ! ça c'est merveilleux, je vais prendre contact avec un exotisme qui me plaît beaucoup, après avoir lu Dostoïevski, Tchekov, Tolstoï etc., je me dis « je vais voir des vrais Russes ».

À ce moment-là Maxime et son épouse Irène habitaient Saint-Louis-en-l'Île, et en allant les voir je découvre qu'ils ont un appartement de trois-pièces et que leur premier soin a été de consacrer une des trois pièces pour en faire un oratoire, c'est plus qu'un oratoire parce qu'on y célébrait la divine liturgie. D'ailleurs, la première liturgie à laquelle j'ai participé [...] c'était quand même impressionnant – parce que j'étais venu avec trois ou quatre amis rencontrés dans les milieux mondains, et intéressés comme moi par l'exotisme, je leur avais dit : « *Je vais chez les Russes* » – et alors nous sommes venus et nous avons écouté une célébration, et c'était intéressant parce que c'était le rite russe mais que Maxime écourtait pour des raisons très profondes [...] ; mais au lieu de ce qu'on entendait dans les paroisses russes où ça durait deux heures et demie, là ça durait une heure et c'était très dense. Ce qui fait que en repartant, mes amis qui étaient venus avec moi ont dit : « *Tous ces gens-là, ils y croient !* » (rires).

Ensuite, je me trouve habitant la campagne, et le petit père vient – j'habitais en pleine campagne à l'époque dans une maison où il n'y avait ni électricité ni eau, il fallait chercher l'eau à un puits, ce n'était pas confortable. Et quand le petit père m'avait proposé de venir là, je lui avais dit : « *Tu sais, ce n'est pas confortable du tout...* », à quoi il répondit avec l'accent russe : « *mais ça ne fait rien ! Je viens pour te voir, il n'y a pas de problème* », si bien que nous l'avons laissé venir et un de ses premiers soins a été de célébrer dans une pièce de la maison et nous avons été impressionnés de voir à quel point il veillait au moindre détail, demandant une couverture blanche pour ceci, un chandelier ici, etc.

Enfin, il avait demandé ce qu'il fallait, et nous voyions dans ses gestes un respect, une concentration, très impressionnants. Il était venu pour se détendre un peu parce qu'il avait déjà repris le travail à Paris.

Les Kovalevsky étaient des travailleurs acharnés, presque trop parce qu'on avait envie de les arrêter tellement ils se donnaient au travail, l'un comme l'autre, les trois d'ailleurs, Pierre aussi. Quand on demandait un renseignement à Pierre, qui était une encyclopédie d'Histoire, Pierre ne répondait pas tout de suite mais deux ou trois jours après on recevait un document ! (rires) alors qu'on avait posé une question. Fantastique. Et puis Mgr Jean... à l'époque je ne me rendais absolument pas compte du travail qu'il fournissait. Je n'ai compris que peu à peu en quoi il engageait toute sa personne, car son temps passait à recevoir des gens, à aller donner des conférences, à passer dans des nouvelles paroisses pour y peindre des fresques ; entre-temps il peignait des icônes, écrivait des textes, et je crois qu'il dormait cinq heures par nuit au maximum. Souvent, ceux qui l'entouraient dans ces moments-là lui disaient : « Père, prenez du repos, dormez... » [...] Quand il est rentré de captivité, il est arrivé à 11 heures du soir et sa mère – que j'ai connue, j'ai compris beaucoup de choses en voyant cette personne [...] dont la dignité, la noblesse, étaient impressionnantes – et donc sa mère a dit : « Tiens, c'est Eugraph, il rentre de bonne heure ce soir ! » Parce que quand il était parti, avant la guerre, il ne rentrait jamais avant une heure du matin parce qu'il participait à des rencontres, des travaux, etc. Et donc, sa mère qui ne l'avait pas vu depuis des années a oublié qu'il n'était plus là et trouvait anormal qu'il rentre à une heure pareille ! (rires).

Et, petite parenthèse si vous le permettez, ça me vient tout d'un coup à l'esprit parce que c'est dans l'ordre un peu du travail d'aujourd'hui, mais c'est une aventure personnelle : un jour j'écoute une très belle musique soufie, de très beaux chants soufis, je suis émerveillé et mon ange me dit : « Tu vois, tu entends ça ? Eh bien, le premier grégorien c'était comme ça ». Je dis : « C'est pas possible, ce sont des idées à toi », et je chasse ça. Quelques mois passent, et je me retrouve à lire une revue très documentée, très spécialisée, sur le chant liturgique, je tombe sur un article et je dis : « incroyable ! » ; je lis : « *Pour retrouver le grégorien originel, il faut se tourner vers les chants soufis de notre époque.* » Signé : Iégor Reznikoff. [...] Mais c'est fou quand même ! J'avais su intérieurement, on me l'avait dit ! Et je vois un article signé Iégor Reznikoff qui dit la même chose, c'est intéressant. Nous devons écouter nos anges, c'est toujours positif. [...]

Donc, en 46, nous avons la chance d'obtenir le lieu où nous nous trouvons aujourd'hui, et j'entends encore Maxime dire : « *Ah ! Maintenant nous avons un lieu où nous pourrions célébrer mieux.* » [...] Les premières célébrations ont lieu donc ici même. Le local est un peu différent parce qu'il y avait une cour, une petite maison à droite, la maison du

concierge, et l'église était beaucoup plus petite que maintenant dans le fond. Donc je venais là, parce qu'entre 43 et 46 je me disais : « *Je viens là parce que ce petit père est vraiment quelqu'un qui me fait du bien. Maintenant, s'il m'invite à la célébration, si ça ne me fait pas de bien, ça ne me fera pas de mal* » (rires). Je recevais des invitations pour les grandes fêtes, et deux fois sur trois je venais quand même parce que d'autre part il n'y avait que les messes romaines, que je vomissais depuis l'âge de 17 ans et auxquelles pour rien au monde je ne serais retourné ; et c'étaient pourtant des messes en latin qui avaient d'ailleurs leur beauté... mais à l'époque... bon. Donc, on commençait les célébrations, d'abord, dans un rite qui n'était pas du tout comparable à ce qu'il est maintenant. J'ai vu, j'ai vécu la prophétie d'Ézéchiél, que nous entendons tous le Vendredi saint, et qui évoque la résurrection des os puis du corps puis de l'esprit.

Cette prophétie d'Ézéchiél, vous l'avez tous entendue le Vendredi saint ; je l'ai vécue. Les premières fois, je me suis trouvé devant quelque chose, un corps... non, pardon... une ossature – parce que cette restauration dont nous parlons depuis ce matin ne s'est pas faite en quatre jours, ça a pris des années – j'ai vu petit à petit cette ossature se garnir de chair, et la vie entrer dans cette chair. Parce que les premiers temps, pour moi, ça ne me parlait pas, ça ressemblait trop à la messe romaine, donc ça ne me plaisait pas. « Ça ressemblait », attention, par rapport à quelqu'un comme moi qui étais ignorant, mais bien entendu des gens qualifiés auraient certainement reconnu dès le début l'authenticité orthodoxe. C'était quand même cette liturgie que nous vivons maintenant, elle a mis des années à se réaliser, se construire, se compléter. Et tout de suite on m'a invité à chanter, je n'étais même pas chrismé, je n'avais pas reçu la chrismation. Mais à l'époque, si vous voulez, on n'avait pas une mentalité professionnelle qu'on a maintenant, et de juriste. Vous voyez ? On ne demandait pas à quelqu'un d'avoir fait ses preuves, d'être diplômé, pour venir chanter. P. Eugraph et Maxime accueillaient tous ceux qui venaient et avaient de la bonne volonté, qui voulaient participer, chanter, etc. Et quelqu'un qui venait au bout de dix fois, et qui se comportait bien, était ordonné portier. Malheureusement quelquefois, il y avait des ordinations de lecteurs, de gens qui ne savaient pas lire (rires). En tout cas, dans le chœur, ça se faisait de la façon suivante : Maxime me disait, (parce que Maxime régissait le chœur) : « *Si tu ne connais pas bien, tu ne chantes pas, tu chantes ce que tu connais bien. Et quand tu te trouves devant des passages que tu ne connais pas, tu ne chantes pas* ». Mais c'était très facile, très simple, et je me comportais de cette façon. C'est comme ça que j'ai appris petit à petit les chants liturgiques, en chantant dans le

chœur. Et alors, nous étions invités à arriver au moins un quart d'heure ou vingt minutes avant la célébration ; entre-temps, Maxime avait mis sur des petits bouts de papier le graduel, l'alléluia, la grande antienne, et vite on repassait tout ça. Parce qu'il n'y avait pas moyen, à l'époque, d'organiser des répétitions de chœur, nous arrivions de tous les horizons, pleins de bonne volonté, très contents de chanter, mais il n'y avait pas de répétition. Alors chacun pour soi répétait sa partie, fredonnait sa partie pendant cinq-dix minutes, puis tout le monde arrivait pour chanter au chœur, et au moment où les chants entrevus arrivaient, ça fusait, c'était miraculeux. Comme quoi, la grâce... (rires) [...]

Je crois que l'achèvement de la restauration ou de la restitution du rite selon saint Germain de Paris, c'est les années 1960 il me semble, la mise au point définitive telle que nous la connaissons maintenant. Ça nous ramène quand même à 49 ans, déjà. Mais à l'époque, dans la période que j'appelle la période héroïque, c'est-à-dire jusqu'à la fin des années 1950, le petit père et Yvonne Winnaert, qui étaient les chevilles ouvrières de cette œuvre admirable, étaient entourés de gens bizarres, le foyer était à Colombes. Il y avait des francs-maçons en rupture de ban, quelques prêtres défroqués et des gens de ce genre-là qui venaient, et les plus sérieux étaient les adeptes [*sic*] de Paul Lecour qui apportaient quelque chose de plus sérieux que les autres. En tout ça devait faire une quinzaine de personnes. Ce qui donnait, au début de cette paroisse, une allure un peu insolite (rires). Et qui a amené certains Russes à considérer que nous étions des rigolos. [...]

Il faut une journée comme aujourd'hui pour entrer dans la profondeur du travail immense, créateur, sublime, que les Kovalevsky ont apportée et grâce auquel nous vivons des moments liturgiques uniques. Parce que je rencontre des gens qui sont dans d'autres obédiences et qui reconnaissent quand ils viennent, même en visiteurs, que notre liturgie est admirable, qu'elle est complète et qu'on ne s'y ennue pas. Parce qu'on risque de s'ennuyer chez les Russes et les Grecs qui célèbrent dans des langues mortes, et on a de drôles d'impressions quand on va dans des paroisses comme à la paroisse Sainte-Croix (Périgord) où va mon épouse, [où l'on a] aggloméré des éléments de la liturgie de saint Jean Chrysostome, de la liturgie de saint Basile, de la liturgie des Gaules et je ne sais pas si encore d'autres, et c'est très beau, c'est très bien chanté, mais quand je vais là je ne suis pas chez moi. [...]

Je ne suis pas chez moi, je suis gêné. Et sans aucune arrière-pensée, je suis tout prêt à être ravi de ça. Mais je ne suis pas chez moi, ça me gêne ! Et du reste, les gens qui viennent là... il n'y en a pas un du coin ! Ça, c'est typique, ça indique bien quelque chose. Ce sont tous des

gens qui arrivent de Bordeaux, de Paris, de Périgueux, ou des campagnes d'ailleurs, mais il n'y a pas une personne du coin lui-même. C'est quand même incroyable ! C'est pour dire – je n'ai pas du tout envie de dire du mal de ces gens, qui sont pour la plupart de bonne volonté et croient bien faire, peut-être – toujours est-il que, voilà, je me retrouve avec notre rite selon saint Germain de Paris, je suis chez moi, je suis dans la beauté, dans l'émerveillement, je touche les mystères du ciel. Il y a de ça dans les liturgies russe ou grecque selon saint Jean Chrysostome mais, comme disait Jean¹, ou plutôt comme disait Maxime, on ne doit pas être bercés. Or, la suavité des célébrations selon saint Jean Chrysostome nous berce. Même si on ne comprend pas la langue, on est saisi par le charisme de ces très beaux rites et on se fait bercer. Ce n'est pas le but. Le but c'est de voir... comme disait saint Hilaire de Poitiers définissant le mystère [...] : c'est la possibilité de voir dès ce monde le royaume de Dieu, et la vraie liturgie nous permet de voir dès ce monde le royaume de Dieu. C'est ce que – sans pouvoir le définir aussi bien que saint Hilaire – c'est ce que j'ai ressenti, vécu, c'est ce que je ressens encore chaque fois que je me trouve, même dans une paroisse où il y a deux personnes pour le chœur, un prêtre fatigué, quatre visiteurs... eh bien malgré ça, ça passe, la grâce passe. Merveilleux. Et donc je ne peux que m'associer à tout ce qui a été dit sur les Kovalevsky, leur œuvre est extraordinaire, merveilleuse, et vraiment on ne peut que, quand on prie pour eux, demander qu'ils vivent là-haut, récompense bien méritée du travail extraordinaire qu'ils ont fait sur la terre.

Alors, ce qui était extraordinaire, c'est de voir des gens qui ne savaient rien, ne connaissaient rien, qui arrivaient là et qui partaient en pleurant. Récemment encore, à une liturgie que Jean avait célébrée aux Trinottières près d'Angers, un homme, après avoir communié et au corps et au sang du Christ, un homme qui n'avait aucune vie sacramentelle depuis 40 ou 50 ans, est parti en sanglotant ! C'est dire qu'il y a quelque chose dans notre rite. Et pourtant on ne demande pas si les gens se sont confessés... Parce que cette habitude, chez les Russes, d'exiger la confession avant l'eucharistie n'est absolument pas traditionnelle, elle est récente. Personnellement, je l'attribue à l'influence des jésuites qui, au XVII^e siècle, ont apporté des notes discordantes dans l'ecclésiologie russe de l'époque. Il faut rappeler que Pierre le Grand était un allemand luthérien, qui n'a jamais rien compris à l'orthodoxie ! Ben oui. Et la grande impératrice Catherine, qui l'a suivi, même chose ! Donc de ce côté-là il

¹ Il s'agit du P. Jean Doussard, à l'époque prêtre dans la paroisse d'Angers fréquentée par l'auteur (N.D.L.R.).

n'y avait absolument aucune impulsion comme celle qui existait à Constantinople où les empereurs suivaient de très près la vie ecclésiologique, intervenaient quand il le fallait, quelquefois malencontreusement mais la plupart du temps dans un bon sens, en rectifiant des choses. Et là, pas du tout. Un homme comme Pierre le Grand voulait l'ordre et l'organisation à l'occidentale. [...]

Maxime et Mgr Jean me racontaient que, dans leur petite enfance, toute la famille Kovalevsky allait à la divine liturgie dans une paroisse, pas mondaine, mais où venaient des gens distingués, où il y avait un vestiaire et tout le confort. Mais le petit Eugraph, lui, allait dans les bras de sa *niania* – la *niania*, chez les Russes, c'est la bonne, la nourrice qui prend en charge le petit et s'en occupe jour et nuit – et il allait dans les bras de sa *niania* à une autre célébration dans une paroisse populaire. Et là le petit Eugraph, tout petit, a été frappé par la participation de tout le peuple dans l'église. Ça l'a beaucoup frappé ; il faut dire aussi que sa *niania* était la fille d'un diacre et que le petit Eugraph avait déjà entendu des éléments de théologie chrétienne orthodoxe. Ça a beaucoup joué, parce qu'il est parti très tôt et déjà il était un enfant pas comme les autres, tout en étant complètement normal bien sûr, mais pas comme les autres, parce que sa participation à ce rite, petit, l'avait vraiment frappé. Et puis vous savez tous ce qui lui arrive quand il a trois ans : un jour il regarde par la fenêtre et voit un oiseau de feu qui tombe et qui vient se mettre sur son cœur, un oiseau de feu qui vient se mettre sur son cœur et qui l'embrase, et sa réaction est : « Seigneur, laisse-moi cet oiseau ». Et à ce moment-là il ne trouve qu'un oiseau en bois. Il m'a raconté ça, il a dû vous le raconter aussi. [...] Un autre témoignage que j'ai reçu de lui, à plusieurs reprises il m'a raconté comme ça : « Jusqu'à quatorze ans je me suis beaucoup intéressé aux mathématiques, à la science des langues, à la philosophie, tout ça m'intéressait beaucoup. Mais à partir de quatorze ans, seule la théologie m'intéressait. »

Pour terminer je me permets de vous livrer une expérience... Il y aurait tellement de choses à dire sur la relation de Mgr Jean avec la liturgie... Je peux apporter un témoignage : j'ai vu surtout dans les dernières années de sa vie, à plusieurs reprises, Mgr Jean arriver exténué à l'église, ici, pour célébrer la divine liturgie, et le moral au plus bas... enfin, si on peut dire ça, parce qu'il n'avait jamais le moral bas puisqu'il vivait dans l'intimité du monde divin, mais il pouvait souffrir, et en particulier les trahisons, les calomnies et la méchanceté en général, réussissaient à l'atteindre, donc il arrivait quelquefois atteint, le teint cireux, les yeux creux, disant : « je suis très fatigué »... Alors je parlais avec lui pour l'habiller et la liturgie commençait. Et quand la liturgie était terminée,

métamorphose totale ! Un homme en pleine forme : ni joues rouges, le teint clair, l'œil rieur, et marchant d'un pas dynamique, complètement restauré ! Voilà comment cet homme vivait la divine liturgie. Ce devrait être notre cas à tous, nous ne devrions pas nous permettre d'avoir le cafard en sortant (rires). Eh bien je termine, parce que je n'ai que trop abusé de ce temps, et je remercie Mgr Germain qui emboîte, comme il le peut, le pas sur la marche de ce saint, de cet apôtre et de ce prophète qu'était l'évêque Jean. En terminant, vous vous êtes peut-être demandés quelquefois pourquoi il y avait cette suspicion, cette animosité, quelquefois ce mépris, des frères d'origine, de race, de Mgr Jean, pour cet homme qui ne leur avait rien fait, qui n'avait jamais eu une parole de critique ou de haine contre eux. Pourquoi ? J'ai mis du temps à comprendre. C'est parce que dans ce monde, j'en témoigne, je suis allé de nombreuses fois dans des célébrations liturgiques russes, grecques ou roumaines, et je peux vous dire qu'on n'y sent pas le prophétisme. Si notre liturgie a ce dynamisme, ce feu, cette vitalité extraordinaire, c'est parce que le prophétisme de Mgr Jean y palpète encore, et qu'il y palpitera toujours, parce que ces deux frères Kovalevsky ont été les envoyés de Dieu, qu'ils nous ont apporté une puissance prophétique qui durera. [...]

Livres reçus

Nous reprendrons dans une prochaine livraison de *Présence orthodoxe* la rubrique des « Notes de lecture ». Nous remercions les éditeurs qui ont eu l'amabilité de nous envoyer des ouvrages en service de presse.

Nous avons dernièrement reçu, entre autres, les livres suivants :

« **L'éternité dans une heure** », *La poésie des nombres*, par Daniel Tammet, aux éditions Les Arènes. Une évocation poétique du monde archétypal des nombres par un autiste « Asperger ».

« **Immortelle randonnée** », *Compostelle malgré moi*, par Jean-Christophe Ruffin, aux Éditions Guérin (Prix Nomad's 2013).

Le chemin de Saint-Jacques est toujours un itinéraire initiatique qui échappe le plus souvent au contrôle du marcheur, comme en témoigne l'auteur : « Comment expliquer à ceux qui ne l'ont pas vécu que le Chemin a pour effet sinon pour vertu de faire oublier les raisons qui ont amené à s'y engager ? »

« **On ne meurt qu'une fois et c'est pour longtemps** », *Les derniers jours des grands hommes*, par Patrick Pelloux, un médecin urgentiste, certes incroyant, mais ayant une vraie tendresse pour les humains et leurs histoires de vie et de mort, à laquelle il est professionnellement confronté au quotidien. Il s'en sort avec humour : « Qu'est-ce qui fera radicalement la différence entre le visage de vie et le masque de mort, sinon le sourire et le rire ? ». Aux Éditions Robert Laffont.

F.-X. C.

Erratum

Une erreur de transcription a modifié le sens d'une phrase de l'éditorial de Mgr Germain de Saint-Denis, dans le précédent numéro de *Présence orthodoxe* (n° 172, 1^{er} trimestre 2013, page 2, lignes 17 et 18).

Il fallait lire : « *La Révélation a une exigence. Pour qu'elle s'ouvre à nous, il est indispensable de cultiver l'humilité* » (au lieu de « ... cultiver l'humanité »).